

MÉGALITHISMES VIVANTS ET PASSÉS : APPROCHES CROISÉES

LIVING AND PAST MEGALITHISMS:
INTERWOVEN APPROACHES

sous la direction de/edited by

**Christian Jeunesse, Pierre Le Roux
et Bruno Boulestin**

ARCHAEOPRESS ARCHAEOLOGY

ARCHAEOPRESS PUBLISHING LTD

Gordon House
276 Banbury Road
Oxford OX2 7ED

www.archaeopress.com

ISBN 978 1 78491 345 8

ISBN 978 1 78491 346 5 (e-Pdf)

© Archaeopress and the authors 2016

Couverture/Cover image: left, a monumental *kelirieng*, a carved hardwood funeral post topped by a heavy stone slab, Punan Ba group, Balui River, Sarawak (Sarawak Museum archives, ref. #ZL5); right, after Jacques Cambry, *Monuments celtiques, ou recherches sur le culte des Pierres* (Paris, chez madame Johanneau, libraire, 1805), pl. V.

Institutions partenaires/Partner institutions :

Centre national de la recherche scientifique

Institut universitaire de France

Université de Strasbourg

Maison interuniversitaire des Sciences de l'Homme – Alsace

Unité mixte de recherche 7044 « Archéologie et histoire ancienne : Méditerranée – Europe » (ARCHIMÈDE)

Unité mixte de recherche 7363 « Sociétés, acteurs, gouvernements en Europe » (SAGE)

Association pour la promotion de la recherche archéologique en Alsace



All rights reserved. No part of this book may be reproduced, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying or otherwise, without the prior written permission of the copyright owners.

Printed in England by Oxuniprint, Oxford

This book is available direct from Archaeopress or from our website www.archaeopress.com

Sommaire / Contents

Participants aux tables rondes	ii
Avant-propos : archéologues et ethnologues autour du mégalithisme, une approche interdisciplinaire.	iii
Hommage à Alain Testart (1945-2013)	v
Valérie LÉCRIVAIN	
L'homme de l'alliance : Alain Testart	ix
Pierre LE ROUX	

MÉGALITHISMES ENTRE PASSÉ ET PRÉSENT

De l'Île de Pâques aux mégalithes du Morbihan. Un demi-siècle de confrontation entre ethnologie et archéologie autour du mégalithisme	3
Christian JEUNESSE	
Quelles interrogations pour les études mégalithiques ?	19
Alain GALLAY	
Qu'est-ce que le mégalithisme ?	57
Bruno BOULESTIN	

INDONÉSIE – MADAGASCAR

Big Animals and Big Stones: An Ethnoarchaeological Exploration of the Social Dynamics of Livestock Use in Megalithic Societies of Eastern Indonesia	97
Ron L. ADAMS	
The Ngorek of the Central Highlands and 'Megalithic' Activity in Borneo	117
Bernard SELLATO	
Pertinence du modèle ethnographique malgache pour l'étude des sépultures collectives du Néolithique récent-final du Bassin parisien (Somme, Marne, Aisne)	151
Marie THÉRY	

ÉTHIOPIE

François Bernardin Azaïs et les débuts de l'archéologie éthiopienne	165
Jean-Paul CROS	
Une expédition allemande chez les Konso en 1934-1935	181
Christian JEUNESSE	
Monumentalisme et populations de langues est-couchitiques en Éthiopie.	
1 – Une approche anthropologique	191
Alain GALLAY	
Monumentalisme et populations de langues est-couchitiques en Éthiopie.	
2 – Une approche historique.....	219
Alain GALLAY	
Sites anciens à stèles et sociétés mégalithiques récentes de la Rift Valley éthiopienne	245
Roger JOUSSAUME	
Aux confins de l'Éthiopie, du Soudan et du Kenya. Un Béotien sur les traces de « mégalithismes »	269
Serge TORNAY	

Monumentalisme et populations de langues est-couchitiques en Éthiopie.

1 – Une approche anthropologique

Alain GALLAY

« C'est peut-être le principal danger de l'anthropologie dite "cognitive" que de promouvoir les catégories indigènes au rang de ratio ultima : l'ethnologue ayant recueilli l'oracle, l'ethnologue se retire de la place et ne prend plus le risque de penser. » (Tornay 1972 : 138).

Résumé :

Dans un livre récent, *Les sociétés mégalithiques*, nous avons proposé de voir dans les populations éthiopiennes récentes qui élèvent encore des mégalithes, parmi elles les Konso, des sociétés pouvant être qualifiées de « démocraties primitives » au sens donné par Alain Testart à ce terme dans son livre *Éléments de classification des sociétés*. Cet article se donne pour objectif d'approfondir cette question et de proposer les bases d'une problématique d'analyse du contexte géographique, linguistique, économique, sociétal et politique dans lequel le monumentalisme récent du sud de l'Éthiopie a pu se développer.

La région étudiée se situe aux environs du 6° de latitude N. dans la partie méridionale de l'Éthiopie, de part et d'autre de la vallée du Rift oriental. Les langues parlées dans la région se répartissent en trois phylums. Le phylum nilo-saharien regroupe des populations de la famille est-soudanienne et plus particulièrement nilotique, le phylum afro-asiatique des populations des familles couchitique et omotique. Les populations qui nous intéressent ici sont les populations de langues couchitiques occupant le rift oriental, Konso, Gewada, Wolaïta, Arsi, etc.

Question 1 : quelles relations établir entre les diverses économies et le mégalithisme ?

Nous pouvons distinguer en Éthiopie six complexes économiques de production : 1. une économie céréalière à l'araire (tef, éleusine), 2. une économie mixte tropicale à la houe (sorgho), 3. une économie mixte de savane sèche à la houe (sorgho), 4. une économie céréalière au bâton à fouir (orge, sorgho, café), 5. une horticulture à la houe à double fer (ensete) et, enfin, 6. un grand élevage chamelier.

Les monuments mégalithiques sont essentiellement élevés dans les zones de culture de l'ensete (*Ensete ventricosum*) du Rift oriental comme c'est le cas pour les Arsi et les Hadiya. Les Konso et les Gewada font pourtant exception à cette règle puisqu'ils cultivent essentiellement du sorgho, mais leur système de champs en terrasses dans une zone de collines constitue un système peu partagé. Les cultivateurs de sorgho des zones de savanes, chez qui la composante pastorale est souvent dominante, n'érigent par contre pas de monuments mégalithiques.

Question 2 : le mégalithisme est-il lié à un groupe linguistique particulier ?

Ce monumentalisme, habituellement qualifié de mégalithique, paraît associé aux populations de la famille est-couchitique (phylum afro-asiatique) occupant le Rift éthiopien.

Roger Blench est, avec Ehret, l'un des rares linguistes à tenter d'établir des corrélations entre la phylogénie des langues africaines dans le cadre désormais reconnu de la classification de Joseph H. Greenberg et les données de l'archéologie. Pour ce dernier l'origine du phylum afro-asiatique se situe sur les plateaux éthiopiens où s'individualiseront les langues couchitiques et omotiques. Nous pouvons proposer une corrélation entre le développement du mégalithisme et celui des langues est-couchitiques. Les données actuelles ne permettent par contre pas de développer des corrélations plus précises au sein de cette famille.

Question 3 : les Konso, une démocratie primitive ?

L'application du concept de démocratie primitive aux Konso pose certains problèmes dus, entre autres questions, au caractère succinct de la définition donnée par Testart, fondée essentiellement sur le cas iroquois. Les Konso sont répartis en neuf patrilans exogames

répartis entre les divers villages, donc sans assises territoriales. Il existe des groupes d'artisans héréditaires ne possédant pas de terres : tisserands, forgerons, potiers, tanneurs, bouchers. Ils appartiennent à des « groupes de spécialistes endogames » selon la terminologie utilisée par Tal Tamari à l'échelle du continent.

La présence du système de classes générationnelles (*generation-grading system*) de type Gada, différent des systèmes de classes d'âges des populations nilotiques, d'un conseil dont les membres sont choisis sur une base consensuelle et de chefs (les *poqolla*) n'ayant pas de pouvoir politique parlent en faveur d'une société effectivement démocratique. Chez les Konso, comme dans de nombreuses populations éthiopiennes, le critère de masculinité se trouve exacerbé à travers des formes diverses de phallicisme. Le terme de « héros » nous semble adéquat pour désigner certains guerriers exceptionnels ayant droit à des monuments funéraires particuliers.

La confrontation de nos données avec la définition de la démocratie primitive de Testart révèle de bonnes concordances. Une série de difficultés subsistent néanmoins. La définition donnée par Testart reste en effet peu développée et le terme n'est pas utilisé par les ethnologues travaillant dans la région, ce qui hypothèque quelque peu l'évaluation du concept. Il existe d'autre part en Afrique orientale de nombreuses populations considérées comme n'ayant pas de chefs et donc susceptibles d'être qualifiées de « démocratiques ». La spécificité des Konso se dissout donc dans un ensemble plus vaste de systèmes politiques, notamment chez les populations de langues nilotiques, qu'il serait nécessaire d'analyser plus en détail. On soulignera néanmoins l'originalité du système Gada par rapport aux autres systèmes présents dans les populations du phylum nilo-saharien. Dans ce système, propre aux populations est-couchitiques (Konso, Galla, etc.), les divers individus parcourent au cours de leur vie une série d'étapes successives. Dans les seconds, propres aux populations nilotiques (Nuer, Nyangatom, Kalenjin, etc.) l'individu appartient toute sa vie à la même classe, ces classes se succédant au fil du temps.

Le fait qu'on puisse qualifier les agglomérations konso, souvent fortifiées, de Cités-États complique de plus les discussions. Une dernière difficulté vient également du fait que l'on ne possède pas de descriptions détaillées concernant la conduite de la guerre – bien que les conseils semblent décider du déclenchement des hostilités – et l'importance éventuelle de la vendetta, un critère essentiel dans les discussions concernant l'origine de l'État.

Question 4 : quel impact de l'esclavage ?

La dernière question concerne la part de l'esclavage dans la structuration des populations de langues est-couchitiques, un esclavage qui s'est particulièrement développé dans les formations étatiques du Nord, tant chrétiennes que musulmanes. D'une manière générale les guerres intestines qui affectent les populations du Sud ne donnent pas lieu à des prises d'esclaves, la mise à mort ou l'émasculation de son adversaire étant la pratique dominante. Des esclaves étaient par contre raziés lors d'affrontements avec l'extérieur. Nous pouvons poser sur cette base deux hypothèses sujettes à investigation et pouvant du reste se combiner. La première retiendrait l'esclavage de guerre comme caractéristique des populations de langues omotiques à tendance hiérarchique, alors que ce type de pratique serait absent des populations est-couchitiques (et nilotiques). Dans la seconde, nous pourrions attribuer les rares cas d'esclavage observés à la proximité des marchés les plus méridionaux liés à la traite chrétienne et arabe.

Alain Testart a noté d'autre part en Afrique une relation essentielle entre le prix de fiancée et l'esclavage pour dette (esclavage interne), une sanction menaçant le mari qui ne peut s'acquitter de son paiement. Cette principale cause de mise en esclavage en Afrique n'est par contre pas présente dans l'est du continent et notamment dans le sud de l'Éthiopie, bien que le principe de la dette, qui peut être contractée lors de l'acquittement du prix de la fiancée, soit reconnu au sein des populations pastorales. Les tribus du Sud ignorent l'esclavage interne, le bannissement étant la sanction la plus courante en cas de délit important. Les données concernant directement les prestations matrimoniales konso manquent pourtant, bien que l'on puisse admettre l'absence d'esclavage pour dette dans cette population.

La présente enquête montre donc que le monumentalisme, habituellement qualifié de mégalithique, paraît associé aux populations de la famille est-couchitique (phylum afro-asiatique) occupant le Rift éthiopien et pratiquant une horticulture de l'ensete (*Ensete ventricosum*), à l'exception des Konso qui possèdent une agriculture intensive du sorgho.

L'application du concept de démocratie primitive aux Konso pose néanmoins certains problèmes. De nombreuses caractéristiques parlent en faveur d'une société effectivement démocratique, mais le fait qu'on puisse qualifier les agglomérations konso de Cités-États milite en faveur d'une structure étatique émergente qui pourrait correspondre à un phénomène de descendance avec modification par rapport à un stade de développement supposé plus archaïque et correspondant à de vraies démocraties primitives. Cette situation implique que l'on replace les présentes considérations d'ordre anthropologique et « synchronique » dans une perspective historique large susceptible de mettre en évidence le caractère probablement tardif de la situation observée aujourd'hui par les ethnologues chez les Konso.

Abstract:

Monumentalism and east-Cushitic speaking populations in Ethiopia. 1 – Anthropological approach

In a book recently published, Les sociétés mégalithiques ('The Megalithic Societies'), we suggested recent Ethiopian populations, among which the Konso people, that carry on erecting megaliths could be described as 'primitive democracies', according to the definition of this term given by Alain Testart in his book Éléments de classification des sociétés ('A classification of societies'). The

aim of this article is to dig deeply into this issue and to propose the foundations for an analysis of the geographic, linguistic, economic, social and political contexts in which recent monumentalism in Southern Ethiopia had the opportunities to develop.

The studied area is located at about 6° north latitude in the southern part of Ethiopia, on either side of the Eastern Rift valley. The languages spoken in this region belong to three different phylums. The Nilo-Saharan branch comprises populations belonging to the Eastern Sudan family, and in particular Nilotic, the Afro-Asiatic branch gathers populations belonging to the Cushitic and Omotic families. The populations we are dealing with in this paper are Cushitic speakers living in the Eastern Rift: Konso, Gewada, Wolayta, Arsi, etc.

Question 1: what are the relationships between the various economies and megalithism?

There are in Ethiopia six economic complexes of production: 1. A grain economy using ard (teff, finger millet); 2. A mixed tropical economy using hoe (sorghum); 3. A mixed economy in dry savannah using hoe (sorghum); 4. A grain economy using digging sticks (barley, sorghum, coffee); 5. A horticulture using double-blade hoes (enset); 6. Large-scale camel breeding.

*Megalithic monuments are erected mainly in areas of the Eastern Rift where enset (*Ensete ventricosum*) is grown, as is the case for the Arsi and Hadiya. The Konso and Gewada are an exception to this rule since they grow mostly sorghum, but their system of terraced fields in hilly areas is little shared with other groups. In contrast, among sorghum growers of the savannah areas, where cattle breeding are often predominant, no megalithic monuments are built.*

Question 2: Is megalithism related to a specific linguistic group?

Monumentalism, often described as megalithic, seems to be associated with the East-Cushitic speaking populations (Afro-Asiatic branch) settled in the Ethiopian Rift.

Together with Ehret, Roger Blench is one of the rare linguists who tries to establish correlations between the phylogeny of the African languages in the now well-acknowledged frame of Joseph H. Greenberg's classification and the archaeological data. For Greenberg, the Afro-Asiatic phylum originates in the Ethiopian plateaux, where the Cushitic and Omotic languages later appear. We can suggest a correlation between the development of megalithism and that of the east-Cushitic languages. However, the data available to date do not make it possible to develop more precise correlations within this family.

Question 3: Are the Konso a 'primitive democracy'?

Applying the concept of 'primitive democracy' to the Konso raises some problems, owing to, among other issues, the succinct definition given by Testart, based essentially on the Iroquois example. The Konso are organized in nine exogamous patrilineal clans distributed among the various villages, hence without territorial bases. There are groups of landless hereditary craftsmen: weavers, blacksmiths, potters, tanners, butchers. They belong to 'endogamous specialists groups' according to the terminology used by Tal Tamari for the whole continent.

The presence of a Gada type generation-grading system, different from the age group systems of the Nilotic population, of a council whose members are chosen consensually, and of chiefs (poqolla) with no political powers are arguments in favour of an actually democratic society. Among the Konso, as in many Ethiopian populations, masculinity is exacerbated through various forms of phallicism. The word 'hero' seems appropriate to describe some outstanding warriors deserving specific funerary monuments.

Confronting our data with the definition of 'primitive democracy' by Alain Testart proves rather concordant. Though, several difficulties remain. The definition given by Testart is indeed underdeveloped and the term is not used by ethnologists working on this area, which somewhat compromises the evaluation of the concept. On the other hand there are in Eastern Africa numerous societies considered chiefless and thus likely to be called 'democracy'. The specificity of the Konso people hence dissolves in a wider array of political systems, in particular among Nilotic speaking populations, for which a more detailed analysis would be necessary. Nevertheless, one must stress the originality of the Gada system compared to other systems found in the Nilo-Saharan phylum populations. In this system, specific to the East-Cushitic populations (Konso, Galla, etc.), the individuals go through a series of successive stages during their lifetime. In the other systems, specific to the Nilotic populations (Nuer, Nyangatom, Kalenjin, etc.), an individual belongs to a same class during all his lifetime, classes succeeding one another over time.

Since Konso towns, often fortified, are sometimes referred to as City-States, discussions are not made easier. One last difficulty comes from the fact that we lack detailed descriptions of how wars are waged –although the councils seemingly decide to engage in hostilities– and of the possible importance of vendetta, which is a crucial criterion in all discussions concerning the origin of the State.

Question 4: What is the impact of slavery?

The last issue concerns the role played by slavery in the structuration of the East-Cushitic speaking populations. Slavery developed particularly in the northern states, Christian and Muslim alike. Internal warfare which affects the southern populations does not usually result in slave taking, killing or emasculating the opponents being the most widespread practice. On the contrary, slaves were raided on the occasion of battles with outside populations. On this basis we can formulate two hypotheses that must be investigated and could

besides be combined. The first one would postulate that war slavery could be a characteristic of the Omotic speaking, ranking-based populations, whereas this type of practice would be absent in the east-Cushitic (and Nilotic) ones. In the second assumption, the rare instances of slavery observed could be due to the proximity of the southernmost markets linked to Christian and Muslim slave trade.

On the other hand, Alain Testart pointed out the essential relationship between bride price and debt bondage (internal slavery), the husband being threatened of punishment if he cannot pay. However, this major cause of slavery does not exist in the eastern part of the continent, and in particular in southern Ethiopia, although the principle of a debt taken on when paying the bride price is also acknowledged among pastoral populations. The southern tribes ignore internal slavery, banishment being the most common sanction in case of major offense. Yet, data directly concerning Konso matrimonial benefits are lacking, even though debt bondage assuredly does not exist among this population.

Our investigation shows that monumentalism, often described as megalithic, seems to be associated with the east-Cushitic populations (Afor-Asiatic phylum) living in the Ethiopian Rift and growing enset (Ensete ventricosum), with the exception of the Konso and their intense sorghum farming.

Applying the concept of primitive democracy to the Konso nevertheless raises some problems. A great number of characteristics speak in favour of an actually democratic society, but speaking of City-States when referring to Konso towns suggests an emerging state structure which could correspond to a descent phenomenon with some changes compared to a supposedly more archaic stage of development and corresponding to genuine primitive democracies. This situation implies that the present anthropological and 'synchronic' considerations be replaced in a wide historical perspective that could prove that the situation observed today among the Konso by ethnologists is a probably late trait.

Rappelons tout d'abord que le mégalithisme dont il est question ici est un mégalithisme de type II selon la définition qu'en donne Bruno Boulestin. Lorsque nous parlons de mégalithisme, nous parlons donc essentiellement d'un monumentalisme dont la fonction est globalement démonstrative, mais peut avoir une fonction commémorative associée. Lorsque des dalles de pierre sont incorporées au monument, il s'agit toujours de blocs dont le transport ne nécessite pas un nombre très important de participants comme c'est souvent le cas en Indonésie et en Polynésie.

Dans un petit livre récent (Gallay 2011b), nous avons proposé de voir dans les populations éthiopiennes récentes qui élèvent encore des mégalithes, parmi elles les Konso, des sociétés pouvant être qualifiées de « démocraties primitives » au sens donné par Alain Testart (2005) à ce terme.

Cet article se donne pour objectif d'approfondir cette question et de proposer les bases d'une problématique d'analyse du contexte géographique, linguistique, économique, sociétal et politique dans lequel le mégalithisme récent du sud de l'Éthiopie a pu se développer.

Contexte géographique et linguistique

Les contraintes géologiques sur l'environnement naturel

La région étudiée se situe aux environs du 6° de latitude N. dans la partie méridionale de l'Éthiopie, de part et d'autre de la vallée du Rift oriental. Dans sa fraction méridionale, le lac Turkana occupe à la frontière du Kenya une zone de moindre altitude qui se développe, à l'est, en direction de la Somalie et s'ouvre en direction de l'ouest sur le bassin du Nil (Gallay 1999 : 236, fig. 3).

Ici le Rift s'incurve en direction du nord-est et se fracture en trois dépressions disposées en éventail et occupées par des lacs. À l'ouest la dépression prolongeant directement le lac Turkana est occupée par le bassin de l'Omo et ne se prolonge pas au nord. En position médiane, une courte dépression abrite le Chew Bahir, l'ancien lac Stéphanie. Enfin, à l'est, la partie méridionale du Rift éthiopien, qui se poursuit jusqu'à la Mer rouge, est occupée ici par les lacs Chamo et Abaya. Une zone montagneuse de collines située au nord de la rivière Sagan (Segen Wenz) sépare la dépression du lac Stéphanie du Rift éthiopien ; c'est la région occupée par les Konso. Ces zones de dépressions sont à la fois plus sèches que les régions d'altitudes mieux arrosées et plus humiques, car elles collectent dans leurs parties basses les eaux de ruissellement venant des zones d'altitude.

Les principaux groupes ethniques

Les langues parlées dans la région se répartissent en trois phylums. Le phylum nilo-saharien regroupe des populations de la famille est-soudanienne et plus particulièrement nilotique, le phylum afro-asiatique des populations des familles couchitique et omotique (Heine et Nurse 2004).

Les populations de la famille nilotique se concentrent dans notre zone à l'ouest de l'Omo, soit dans les hautes terres (Surma, Tichena), soit dans les basses terres (Nyangatom appelés également Boumé) (Tornay 2001) (Figure 1). Les deux populations situées à l'est du cours moyen de l'Omo, dans les collines dominant la plaine regroupent les Mursi et les Omo-Mursi. Nous marginaliserons dans notre propos ces populations qui n'entrent pas directement dans la présente problématique.

Les populations de langues omotiques, anciennement couchitique occidentale (Straube 1963) occupent, à

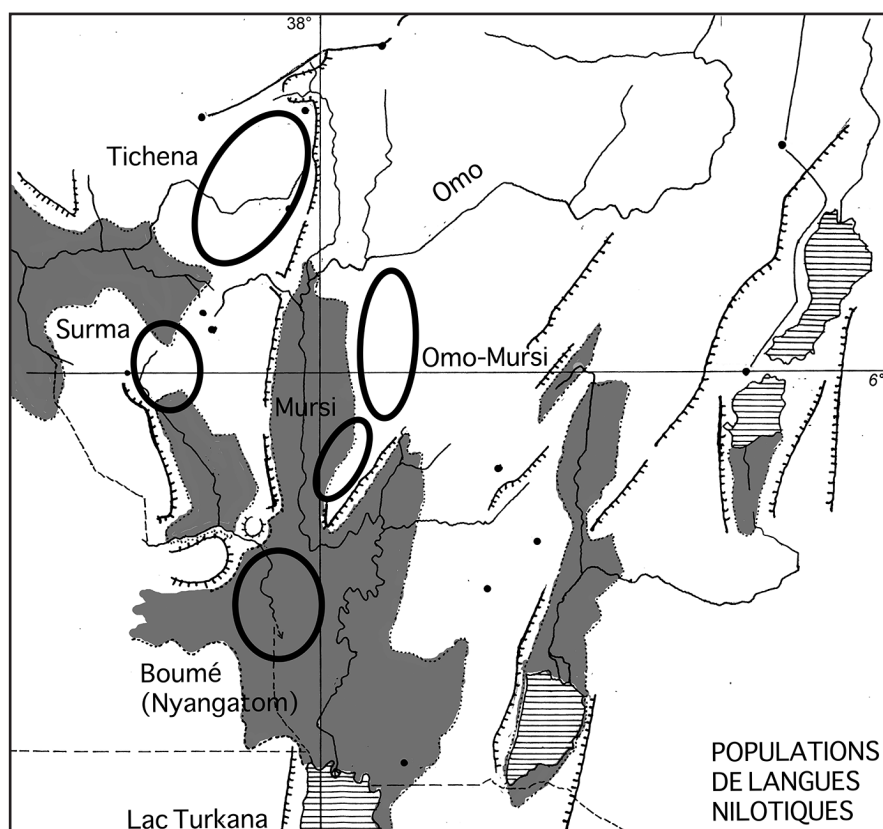


FIGURE 1. RÉPARTITION DES POPULATIONS DE LANGUES EST-SUDANIQUES, FAMILLE NILOTIQUE DU PHYLUM NILO-SAHARIEN.
CARTE A. GALLAY.

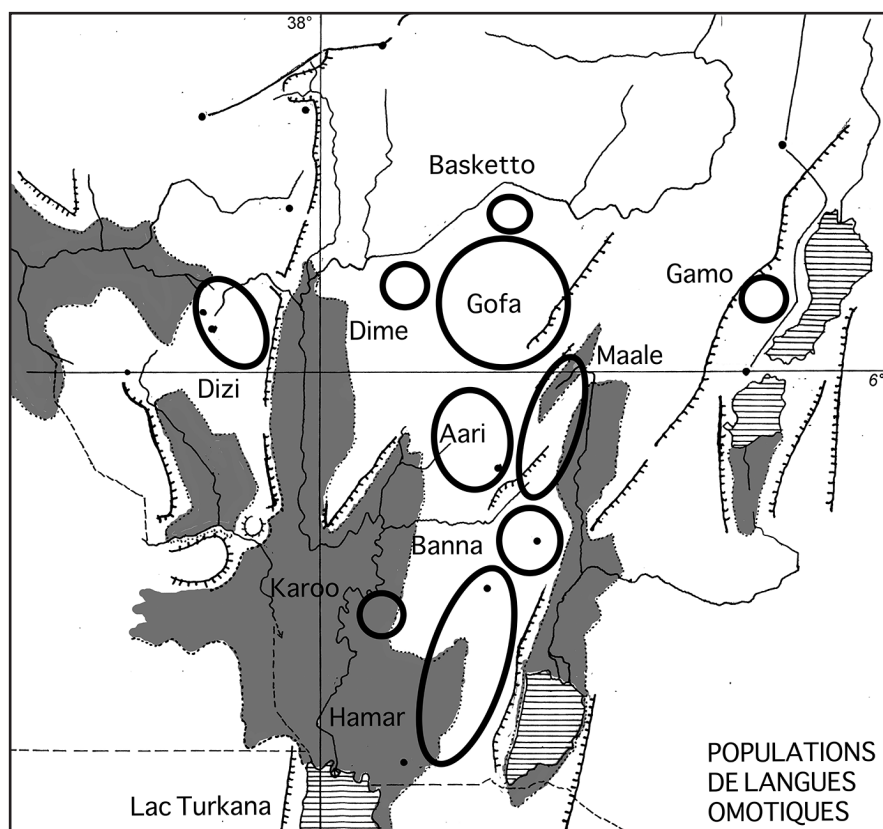


FIGURE 2. RÉPARTITION DES POPULATIONS DE LANGUES DE LA FAMILLE OMOTIQUE (OUEST-COCHITIQUE) DU PHYLUM AFRO-ASIATIQUE.
CARTE A. GALLAY.

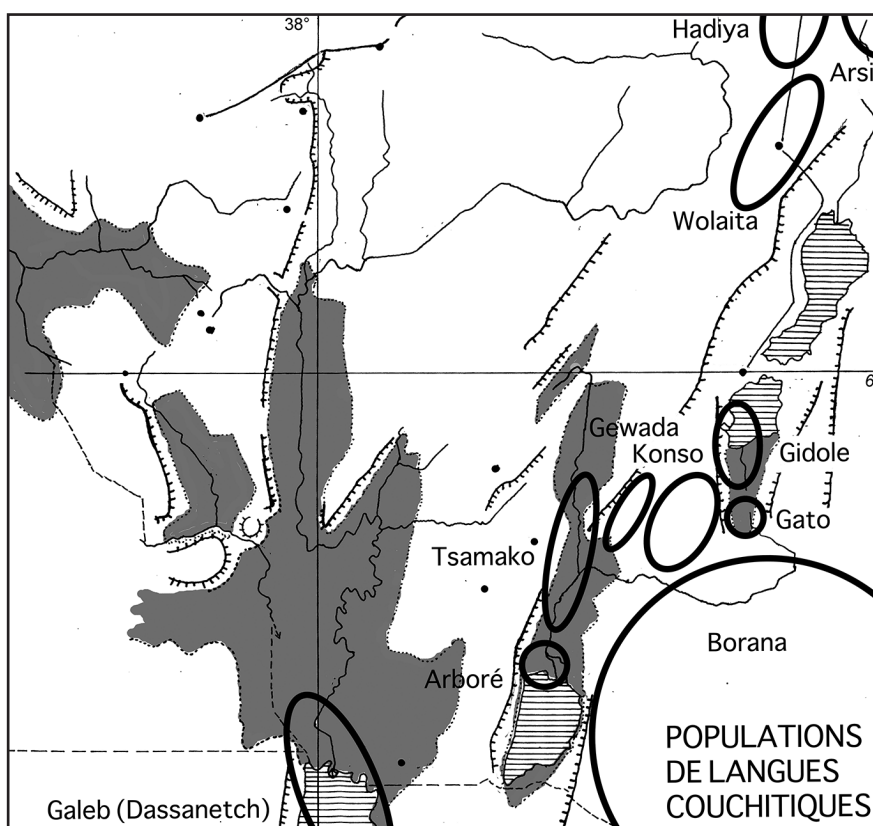


FIGURE 3. RÉPARTITION DES POPULATIONS DE LANGUES DE LA FAMILLE EST-COCHITIQUE DU PHYLUM AFRO-ASIATIQUE.
CARTE A. GALLAY.

l'exception des Dizi, très occidentaux (Deguchi 1996 ; Haberland 1984, 1993), une position médiane à l'est de l'Omo (Figure 2). Les Karoo vivent dans une série de villages sur la rive gauche de l'Omo. Les populations les plus nombreuses (Banna, Aari, Gofa, Dimé, Basketto) sont par contre concentrées sur les terres de moyenne altitude séparant les basses terres de l'Omo du rif du lac Stéphanie. Seuls les Gamo occupent un petit territoire dominant le lac Abaya dans le Rift oriental.

Les populations de la famille couchitique, les plus nombreuses, occupent quant à elles la partie essentiellement orientale de notre territoire, à part les Dassanetch (ou Galeb) vivant dans la partie septentrionale du lac Turkana. Les Gewada, les Tsamako et les Arbore (ou Hoor, Miyawaki 1996) sont liés au Rift du lac Stéphanie, les Konso aux collines séparant ce dernier du Rift oriental (Hallpike 2008) (Figure 3). Les Gidolé et les Gato occupent quant à eux la partie méridionale du lac Chamo dans le Rift oriental. À l'est, un vaste territoire abrite les Borana. Enfin, tout au nord, trois populations, les Wolaïta, les Hadiya et les Arussi (ou Arsi), parlent également des langues couchitiques. C'est au sein des groupes ethniques de langues couchitiques, plus spécifiquement est-couchitiques, que l'on rencontre des populations qui élevaient encore récemment des monuments mégalithiques. Roger Joussaume et Jean-Paul Cros (à paraître) mentionnent en effet parmi ces derniers les Konso, les Gewada, les Hadiya et les Arussi. Des données ethnohistoriques pourraient probablement permettre de

rattacher également à des populations actuelles les stèles dressées dans ces régions, mais relevant aujourd'hui de la seule archéologie.

Question 1 : quelles relations établir entre les diverses économies et le mégalithisme ?

La première question que l'on peut se poser concerne une éventuelle liaison entre les sociétés qui érigent des mégalithes et un type particulier d'économie, question d'autant plus légitime que nous sommes dans un pays aux environnements très contrastés, modelés sous l'influence du fort volcanisme lié au rift.

Les contraintes climatiques

L'altitude est une composante essentielle du climat. Les hautes altitudes au-dessus de 1400 m, tempérées et subalpines, correspondent aux régions les plus arrosées. Vers le sud les dépressions voient se développer des zones de savanes semi-arides entre 100 m et 1400 m, qui se développent également le long du cours de l'Omo. Ces savanes sont relayées dans les zones les plus méridionales, autour du lac Turkana, par des régions semi-désertiques situées entre 100 m et 800 m. Tout à l'ouest, dans les basses terres du bassin du Nil entre 500 et 1000 m, se développe un climat tropical qui ne nous concerne pas ici.

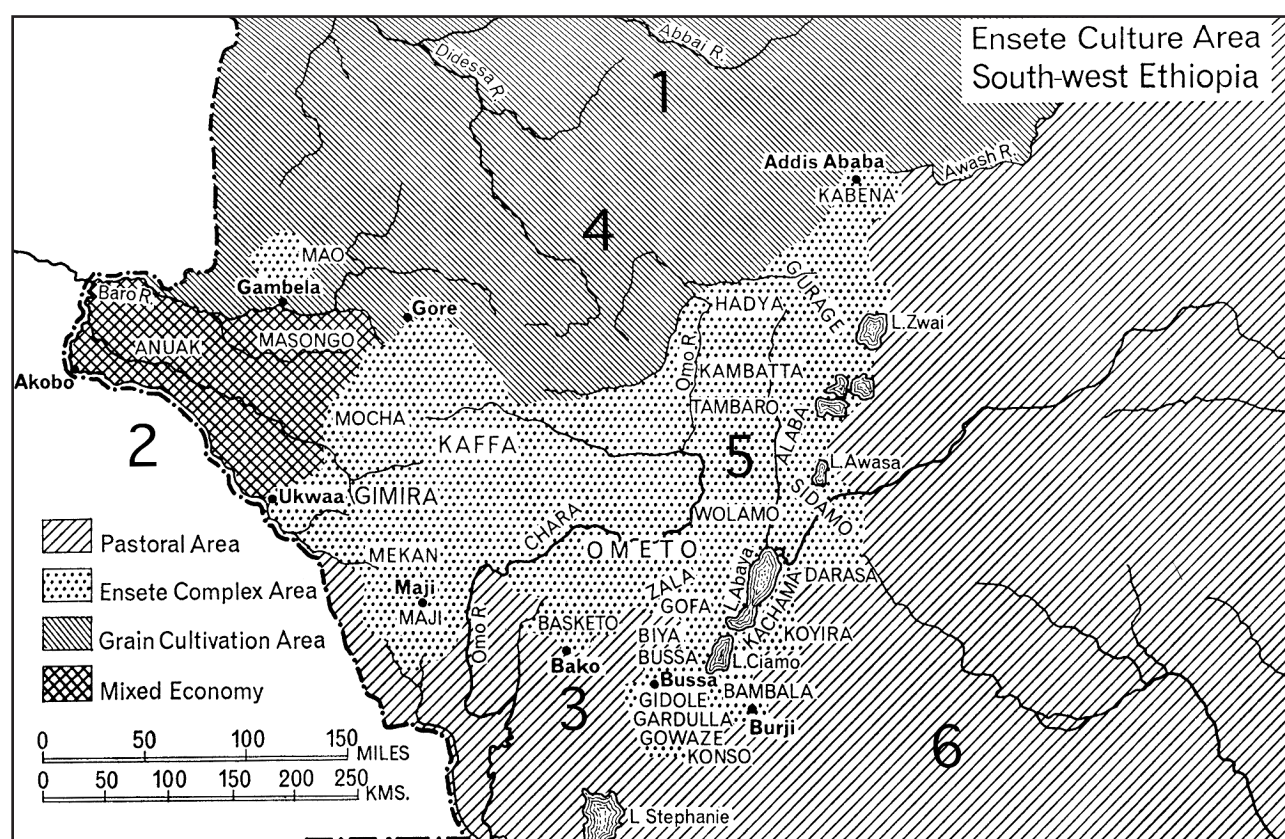


FIGURE 4. RÉPARTITION DES CULTURES DANS LE SUD-OUEST DE L'ÉTHIOPIE.

1 : ÉCONOMIE CÉRÉALIÈRE À L'ARAIRE (TEF, ÉLEUSINE), 2 : ÉCONOMIE MIXTE TROPICALE À LA HOUE (SORGHO), 3 : ÉCONOMIE MIXTE DE SAVANE SÈCHE À LA HOUE (SORGHO), 4 : ÉCONOMIE CÉRÉALIÈRE À LA HOUE ET AU BÂTON À FOUIR (ORGE, SORGHO, CAFÉ), 5 : HORTICULTURE AU BÂTON À FOUIR (ENSET), 6 : GRAND ÉLEVAGE CHAMELIER. D'APRÈS SHACK 1966 : 3, CARTE 1 ET BRANDT 1984.

Outre les variations du climat, fonction des régions et de l'altitude, l'Éthiopie connaît trois principales saisons. L'hiver, ou saison froide, dure d'octobre à février et est suivie d'une période sèche. Cette dernière laisse la place vers mi-juin à la saison des pluies qui est particulièrement intense en juillet et août.

En nous inspirant de la classification de Steven A. Brandt (1984), nous pouvons distinguer six complexes économiques de production (Figure 4).

1. Économie céréalière à l'araire (tef, éleusine)
L'économie céréalière à l'araire se développe dans le nord bien arrosé. Les cultigènes sont soit d'origine locale comme le tef (*Eragrostis tef*) et l'éleusine (*Eleusine coracana*), soit introduits à partir des zones soudanaises comme les blés et les orges. Elle concerne à la fois des populations de langues éthio-sémitiques et centre-couchitiques.
2. Économie mixte tropicale à la houe (sorgho)
L'économie mixte tropicale est limitée aux basses terres tropicales de l'ouest dépendant du bassin du Nil Blanc. Elle combine l'élevage des bovidés et la culture à la houe du sorgho (*Sorghum bicolor*). Elle est le fait des populations de langues nilo-sahariennes, plus précisément est-soudaniques.

3. Économie mixte de savane sèche à la houe (sorgho)
Le même type d'économie, mais à élevage dominant, se retrouve dans les basses zones de savanes sèches entre Omo et vallée du Rift. Il est essentiellement le fait de populations de langues omotiques, dans une moindre mesure nilo-saharienne (Karoo) ou est-couchitique (Dassanetch).

4. Économie céréalière au bâton à fouir (orge, sorgho, café)

Un type d'économie hybride à la houe et au bâton à fouir se retrouve sur le plateau éthiopien central. Il concerne les cultures de l'orge, du sorgho, du café, du khat et, dans une moindre mesure, de l'ensete. Ce complexe, probablement d'origine récente, est le fait d'un peuplement Oromo implanté sur le Plateau éthiopien au XVI^e siècle. La culture de l'orge se pratique sur des essarts en ménageant des trous au bâton à fouir court, dans lesquels on ne dépose qu'une seule graine (Gascon 1977).

5. Horticultures à la houe à double fer (ensete)
Ce complexe se concentre essentiellement le long du Rift. L'horticulture de l'ensete s'y pratique à la houe à double fer. Il concerne essentiellement des populations de langues est-couchitiques : galla-romo, Arussi, etc.

6. Grand élevage chamelier

L'élevage chamelier est le fait de populations mobiles qui se concentrent dans deux régions et qui se rattachent à la famille est-couchitique : le nord de l'Éthiopie, Érythrée et Afar, et les régions orientales avec les Borana et les Somali (Coppock 1994; Cossins et Upton 1987).

Nous donnerons à ce point de l'analyse quelques précisions sur les complexes 1, 3 et 5. Le complexe 2 se situe en dehors de la zone qui nous concerne ici directement.

Zones arrosées : culture du tef (complexe 1)

Les zones les plus arrosées voient se développer les cultures de deux plantes d'origine locale, le tef (*Eragrostis tef*) et l'éleusine (*Eleusine coracana*), mais également des céréales importées des zones soudanaises comme le blé et l'orge. L'utilisation de l'araire est ici commune. L'agriculture à l'araire, qui n'affecte que peu profondément le sol, convient bien aux terrains plats, anciens parcours de troupeaux ou anciennes forêts défrichées à faible densité de population.

Le tef ou teff est une céréale produisant des grains de très petite taille dépourvus de gluten. Il est l'ingrédient de base de l'*injera*, une sorte de crêpe cuite sur de larges plats d'argile, fort prisée en Éthiopie. L'éleusine est également une plante annuelle qui pousse en touffes. L'inflorescence est une grappe de 4 à 6 épis denses de 5 à 15 cm de long. Les graines se consomment sous diverses formes après avoir été réduites en farine, bouillie, galettes, etc.

Zones arrosées : culture de l'ensete (complexe 5)

La culture de l'ensete ou faux bananier (*Ensete ventricosum*) nous intéresse ici plus particulièrement. Elle peut être accompagnée de certaines plantes annuelles (maïs, haricot, chou, taro, pomme de terre) ou pérennes (avocatier, caféier, agrumes).

La forme sauvage est largement répandue en Afrique tropicale, depuis l'Éthiopie vers le sud jusqu'au Mozambique et en Afrique du Sud (Transvaal), en passant par le Kenya, l'Ouganda et la Tanzanie, et vers l'Ouest jusqu'en République Démocratique du Congo, mais la plante est seulement cultivée en Éthiopie, qui constitue donc un centre de domestication primaire. À l'état sauvage, la reproduction s'opère par les graines transportées par les oiseaux.

L'ensete se trouve à l'état naturel en forêt de montagne et en forêt pluviale, souvent dans des ravines, des clairières ou près des cours d'eau. En culture on le trouve à des altitudes de 1600-3100 m. Il croît le mieux entre 1800 et 2450 m. Pour une croissance optimale, il faut entre 1100 et 1500 mm de pluie. Résistant au gel, il peut se développer jusqu'à 3000 m d'altitude. Chaque plant meurt après fructification. L'arborescence possède une partie souterraine appelée corme, organe de réserve souterrain

ayant l'aspect d'un bulbe, mais formé de la tige renflée entourée d'écaillés. Il ne s'agit donc ni d'un rhizome ni d'un bulbe.

Multiplication

L'ensete est habituellement multiplié individuellement (ce qui est le propre d'une horticulture) à l'aide de drageons provenant du corme immature, mais la multiplication par graine est occasionnellement pratiquée. Le corme, divisé, peut être planté immédiatement ou stocké à l'ombre pendant deux à trois jours. Les drageons pris d'un corme-mère après un an ou plus sont placés en pépinière et transplantés à plusieurs reprises chaque année avant de trouver leurs places définitives. L'espacement des plants est de 2 à 3 m entre les lignes et 1-1.5 m dans la ligne.

La culture de l'ensete demande des désherbages. Durant la saison sèche, un labour au bâton à fouir en profondeur est nécessaire pour éliminer les mauvaises herbes. L'ensete se développe bien autour des habitations, car il peut profiter des fumures domestiques.

L'outil caractéristique de la culture de l'ensete est un bâton à fouir fourchu comprenant deux pointes ferrées (*madaqdaqiya*). Il permet de retourner profondément le sol, même sur des terrains pentus et rocaillieux et de dessoucher les plants. Le bâton à fouir lesté d'une pierre située en position proximale (*dangora*) lui est parfois associé, mais il n'intervient pas dans la culture de l'ensete. On retrouve cet instrument chez les Oromo, les Somali du Harar et les Arussi. Il est utilisé pour certaines plantations (café, khat) et des travaux de terrassement. Les pierres percées servant au lestage ne sont donc pas des marqueurs archéologiques fiables de la culture de l'ensete (Bailloud 1959; Gascon 1977).

Préparation

L'ensete est cultivé pour produire un aliment féculent à partir du pseudo tronc, du corme et de la tige de l'inflorescence. La plante est dessouchée après 3 à 9 ans. Le mélange de la pulpe raclée et battue du pseudo-tronc, du corme et la tige de l'inflorescence est placé dans un trou tapissé de feuilles d'ensete pour être fermenté (Figure 5). Le trou est scellé par des feuilles d'ensete. Le mélange fermente en milieu anaérobie pendant trois à quatre mois. Le produit (*kocho*) est transformé en une pâte. Roulée en fine couche cette dernière est cuite comme l'*injera* sur un plateau disposé à feu ouvert pour former des galettes. Le corme peut également être consommé frais bouilli. Les gaines foliaires procurent des fibres pour fabriquer des cordes et des ficelles. La plante permet également de fabriquer une sorte de bière.

Zones des savanes : élevage et culture des sorghos (complexe 3)

Les zones de savanes sont par excellence les zones de production des sorghos (*Sorghum bicolor*). Le petit mil



FIGURE 5. CULTURE, RÉCOLTE ET TRAITEMENT DE L'ENSETE OU FAUX BANANIER (*ENSETE VENTRICOSUM*).
ON DISTINGUE AU PREMIER PLAN UNE FOSSE OÙ L'ON MET À FERMENTER LA PULPE ISSUE DES TIGES. D'APRÈS PANKHURST ET INGRAMS 1988 : 105.

(*Pennisetum glaucum*), répandu de l'Afrique de l'Ouest au Soudan, est par contre absent. Les sorghos sont les cultigènes les plus fréquents et présentent de nombreuses variétés aux grains de couleurs distinctes, rouges ou blancs. Les champs sont cultivés au bâton à fouir et à la houe. D'une manière générale il s'agit de cultigènes pouvant arriver à maturité en zone non irriguée. Notre région voit pourtant se développer dans les bassins les plus humides, en zones saisonnièrement inondées, une hydro-agriculture ou agriculture de décrue. C'est le cas pour les Dassanetch dans le delta de l'Omo ou, plus en amont, pour les Karoo qui établissent leurs champs le long du cours d'eau (Matsuda 1996). On retrouve des pratiques comparables chez les Arboré (Hoor) au nord du lac Stéphanie dans le bassin de la rivière Wetto (Miyawaki 1996). Dans ce complexe l'élevage des bovidés reste dominant, l'agriculture jouant un rôle secondaire.

Les données montrent que des monuments mégalithiques sont essentiellement élevés dans les zones de culture de l'ensete du Rift oriental comme c'est le cas pour les Arussi et les Hadiya. Les Konso et les Gewada font pourtant exception à cette règle puisqu'ils cultivent essentiellement du sorgho, mais leur système de champs en terrasses dans une zone de collines constitue un système peu partagé (Otschollo chez les Gamo par exemple). Les cultivateurs de sorgho des zones de savanes, chez qui la composante

pastorale est souvent dominante, n'érigent par contre pas de monuments mégalithiques.

Question 2 : le mégalithisme est-il lié à un groupe linguistique particulier ?

La seconde question concerne l'association éventuelle des populations érigeant des mégalithes avec certains groupes linguistiques (Bender 1971, 1976; Bender *et al.* 1976; Black 1972; Ehret 2011) (Figures 6 et 7). Avant de répondre, il convient de se tourner vers l'histoire des langues de la région.

Pour une histoire des langues afro-asiatiques

Roger Blench (2006) est, avec Ehret, l'un des rares linguistes à tenter d'établir des corrélations entre la phylogénie des langues africaines dans le cadre désormais reconnu de la classification de Joseph H. Greenberg (1966) et les données de l'archéologie. Nous nous intéresserons ici uniquement au phylum afro-asiatique. Le phylum éthio-sémitique, propre aux régions septentrionales et au sein duquel se développent les civilisations urbaines et étatiques chrétiennes, ne nous concerne pas ici. Roger Blench distingue deux phases dans le développement de cet ensemble, dont il situe l'origine historique en Éthiopie.

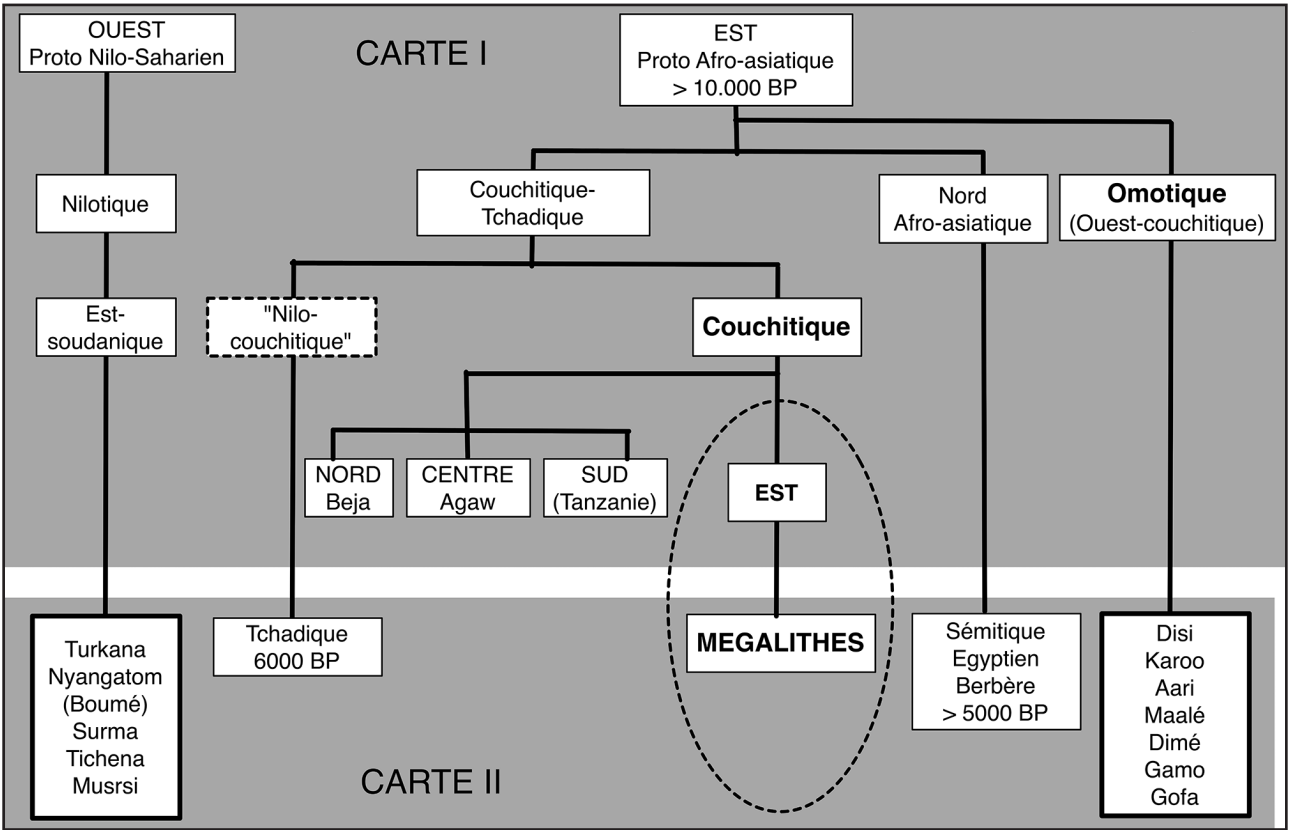


FIGURE 6. CLASSEMENT DES LANGUES AFRO-ASIATIQUES.
SCHÉMA A. GALLAY, D'APRÈS BLENCH 2006 : 148, FIG. 4.7.

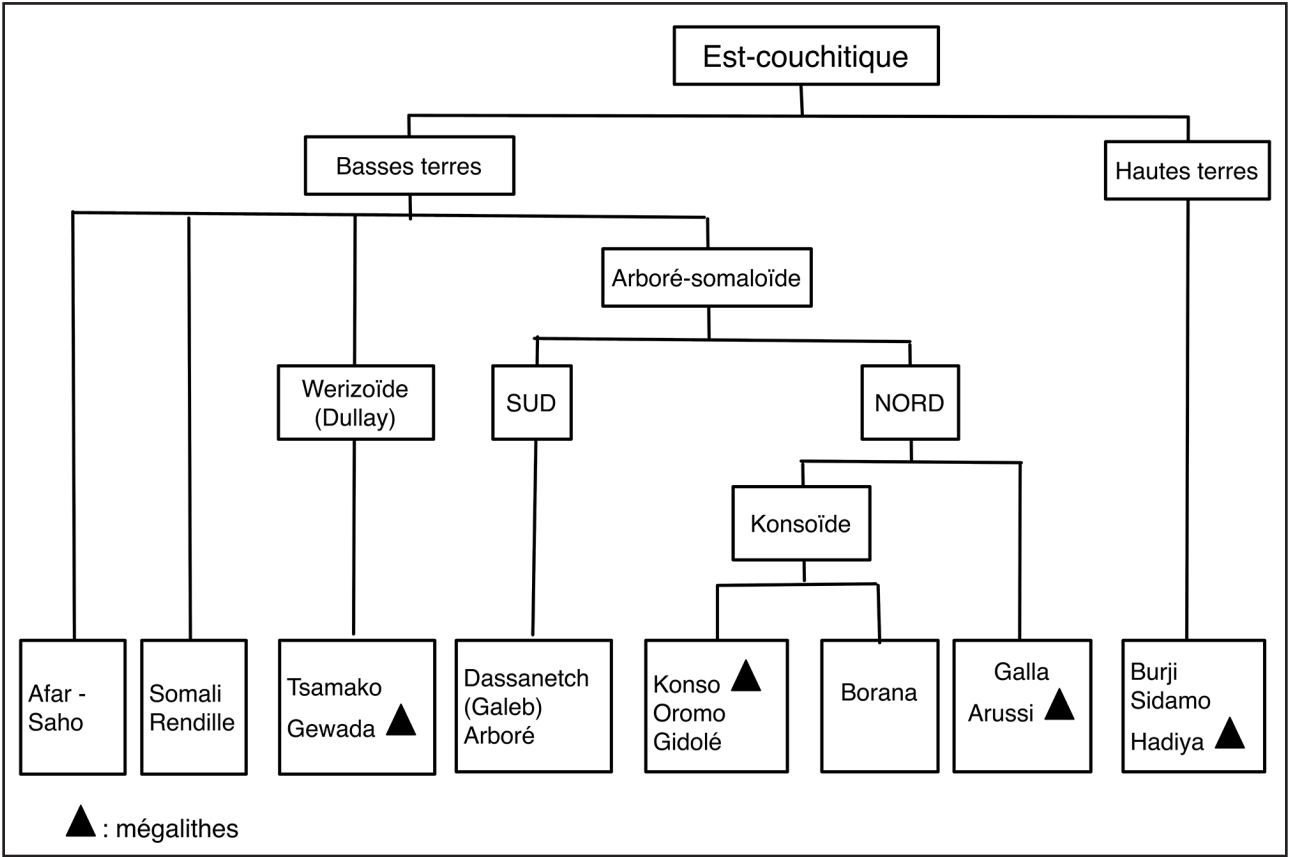


FIGURE 7. CLASSEMENT DES LANGUES EST-COUCHITIQUES.
SCHÉMA A. GALLAY, D'APRÈS EHRET IN BENDER 1976, HEINE ET NURSE 2004 : 98-110 ET BLENCH 2006.

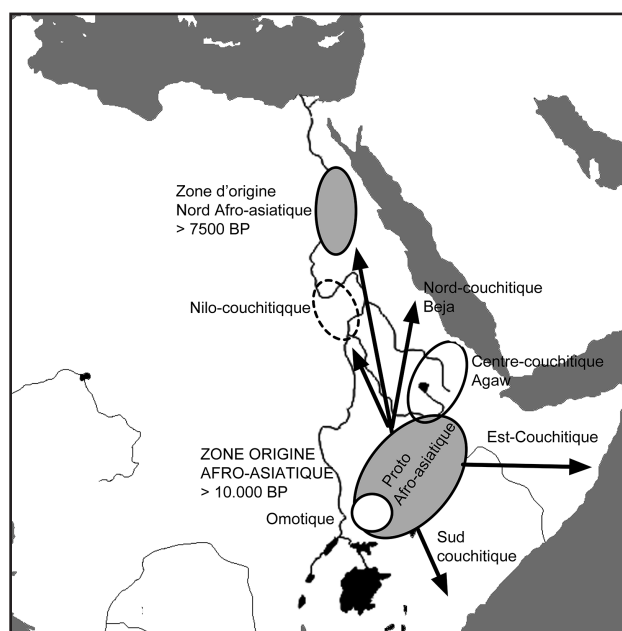


FIGURE 8. EXPANSION DES LANGUES DU PHYLUM AFRO-ASIATIQUE 10 000 – 7500 BP.

CARTE A. GALLAY, MODIFIÉE D'APRÈS BLENCH 2006 : 159, CARTE 4.3.

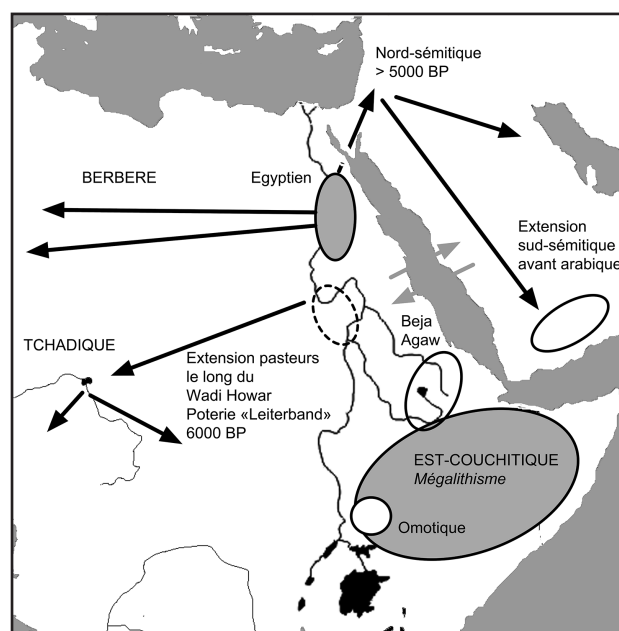


FIGURE 9. EXPANSION DES LANGUES DU PHYLUM AFRO-ASIATIQUE AVANT 6000 BP.

CARTE A. GALLAY, MODIFIÉE D'APRÈS BLENCH 2006 : 160, CARTE 4.4.

Dans une première phase, située avant 6000 av. J.-C. environ (7500 BP), le proto-afro-asiatique, au sein duquel l'omotique est déjà isolé, va diffuser en direction de l'est et de la vallée du Nil donnant le sud-couchitique au sud-est, l'est-couchitique à l'est, les ensembles centre-couchitique (Agaw) et nord-couchitique (Beja) en direction de la mer Rouge. Un second centre apparaît en haute Égypte, le nord-Afro-asiatique, qui sera à l'origine des langues sémitiques. Roger Blench suppose également le développement d'un centre nilo-couchitique sur le haut Nil soudanais, centre dont il a besoin pour justifier son scénario de deuxième phase (Figure 8).

Lors de la deuxième phase située avant 5000 av. J.-C. environ (6000 BP), les langues est-couchitiques se développent en Éthiopie, ainsi que l'égyptien sur le Bas-Nil. Les populations pastorales afro-asiatiques amorcent de vastes migrations en direction de l'ouest ; elles seront à l'origine des langues berbères (courant septentrional) et des langues de la famille tchadique (courant méridional). Une diffusion en direction du Proche-Orient sera à l'origine du nord-sémitique.

La diffusion en direction du lac Tchad est particulièrement intéressante, car elle est documentée, selon Roger Blench, par des données archéologiques. Il s'agit de la seconde phase du développement des cultures d'un ancien affluent du Nil, le Wadi Howar, aboutissant à Delba en amont de Dongola. Cet horizon voit se développer le pastoralisme et une céramique dite à *Leiterband* (4000-2200 av. J.-C.), mais pas l'agriculture, mal adaptée à cet environnement de savanes (Blench 1999 ; Jesse 2004). Roger Blench ne développe malheureusement pas les corrélations

archéologiques plus avant, mais ouvre à cette occasion un vaste domaine de recherche peu défriché (Figure 9)¹.

En ce qui concerne notre propos, nous pouvons proposer en première approximation une corrélation entre le développement du mégalithisme et celui des langues est-couchitiques. Les données actuelles ne permettent par contre pas de développer des corrélations plus précises au sein de cette famille (Heine et Nurse 2004). On découvre en effet cette particularité dans l'ensemble Werizoïde/Dullay (Gewada), chez les Konso (est-couchitique des basses terres), ainsi que chez les Arussi et les Hadiya (est-couchitique des hautes terres).

Question 3 : les Konso, une démocratie primitive ?

Les Konso se présentent comme une ethnie très particulière occupant, au nord de la rivière Sagan (Segen Wenz), la zone montagneuse du Gemu Gofa séparant le Rift éthiopien du Rift occupé par le lac Stéphanie (Chew Bahir) (Hallpike 2008). Les Konso partagent avec les Galla, outre la langue (le konsiña est apparenté au galliña), le système des degrés de génération (*generation-grading system*), les sacrificateurs, les thèmes phalliques, les idéaux de paix inséparables de la valorisation du courage guerrier (Tornay 1972). Il convient désormais d'approfondir le contexte culturel de cette ethnie qui nous avait servi à définir ce que nous entendions, en Éthiopie, par « démocratie primitive ».

¹ On notera qu'une autre hypothèse associe le Wadi Howar à la diffusion des langues du Proto-Soudanique Nord appartenant au phylum nilo-saharien (Rilly 2010).

Christopher R. Hallpike (2008) considère que les agglomérations fortifiées konso, qui regroupent en moyenne 1500 habitants, mais peuvent dépasser 3000 habitants, sont des « villes ». Ce terme (que nous utiliserons néanmoins) nous paraît pourtant abusif. Nous préférons ici le terme de « quasi-ville » proposé par Andreev (1987, cité par Gardin 1998 : 145). Selon cet auteur les « quasi-villes » (qu'il oppose aux « proto-villes » et aux « villes ») sont définies comme des agglomérations rurales qui présentent une ressemblance morphologique avec une ville (habitat compact, plan plus ou moins régulier à l'intérieur d'une enceinte), mais où ne sont exercées aucunes des fonctions administratives et politiques associées à la ville.

Les bases économiques

Agriculture

Les Konso sont des agriculteurs, leur cultigène dominant étant le sorgho (*Sorghum bicolor*) (Hallpike 1970a).

Les cultures intensives se développent, entre 1400 et 2000 m d'altitude, sur des terrasses spectaculaires construites autour des villages. Ici, les pluies n'excèdent pas 800 mm par année. Les terrasses sont parfois irriguées à partir de bassins de collectes et par les eaux de ruissellement détournées des routes. En terrain plus plat, les champs sont transformés en bassins subdivisés par des billons rectangulaires de 2x4 m. Cette agriculture se pratique à la houe et à l'aide d'un instrument très particulier composé de deux branches terminées par des fers, mi-houe, mi-araire manœuvré à la main, dont on trouve une variante chez les Guraghé (Jensen 1936 : fig. 64 et 84).

L'éleusine (*Eleusine coracana*), le maïs et le coton complètent l'éventail des cultigènes. Un peu d'ensete se rencontre dans les fonds de vallée où une petite irrigation est possible (vallée d'Elbola, Hallpike 2008 : 37), mais cette culture reste très anecdotique. Le sorgho et les autres céréales se consomment en boulettes dans de grands plats de bois allongés. Les autres aliments sont les haricots (*Vigna sp.*, *Phaseolus sp.*, *Lablab purpureus*) bouillis, éventuellement mélangés à des tubercules, manioc, patate douce ou pomme de terre.

Une arboriculture très originale complète ce tableau. Les murs de soutien des terrasses peuvent en effet se dédoubler pour accueillir un arbre d'origine endémique, le moringa (*Moringa stenopetala*), qui assure à la fois la stabilité des terrasses et la protection des cultures céréalières. Cet arbre se retrouve à l'intérieur même des villages où il procure de l'ombre aux ruelles et aux places. Les feuilles de Moringa sont cuites dans de l'eau additionnée de natron obtenu des Borana et constituent un légume que l'on ajoute aux boulettes de céréales. Les feuilles de l'arbre sont commercialisées sur les marchés, mais uniquement en zone Konso (Demeulenaere 2002).

Selon les sources consultées les Konso sont une exception en Afrique, car les terres, bien que sous contrôle du

lignage, sont possédées et cultivées individuellement (une situation qui se retrouve pourtant chez les Gamo). Les champs sont hérités par les hommes et le fils aîné hérite de la plus grande partie des champs alors que le cadet hérite de peu ou de rien. Certains hommes sont ainsi dépourvus de possessions.

La situation demanderait pourtant à être éclaircie. En Afrique de l'Ouest, le terroir appartient au lignage et le plus souvent au lignage qui a occupé la région le premier et qui possède ce qu'on nomme la « maîtrise de la terre » (soit des liens privilégiés avec les génies des lieux, les véritables propriétaires). La famille ne se voit attribuer que l'usufruit de la terre qu'elle travaille, terre concédée par le lignage majeur (en pratique l'assemblée des vieux du village situé au centre du terroir). Mais le droit d'usufruit s'hérite tant qu'il y a des descendants. S'il n'y en a plus, la terre revient au lignage, qui en dispose.

Chez les Konso on avance que la situation est différente et qu'il y a une propriété individuelle et familiale de la terre, qui, ici, s'hérite au sein de la famille². Mais on parle également d'une gestion par le lignage dont les modalités ne sont pas précisées. Comme l'aménagement du terroir nécessite de gros travaux pour la construction et l'entretien des terrasses il est possible que le lignage ait une part de responsabilité dans l'organisation de ces travaux, ce qui reste à confirmer, car il est possible que les comités de tutelles ou les conseils puissent également jouer ce rôle.

Élevage

Le bétail, qui joue un rôle secondaire, comprend des zébus de type borana (*Bos indicus*, partiellement métissés), des chèvres et des moutons. Les bovidés paissent hors des zones de terrasses sous la conduite d'enfants, dans les vallées (77 %) ou sur les plateaux (23 %). Ils ne possèdent pas de signification mystique comme chez les éleveurs. Le lait est essentiellement destiné aux enfants et le beurre, extrêmement cher, n'est utilisé que comme cosmétique. Des poulets sont élevés uniquement pour leurs plumes, car il y a interdiction de manger des oiseaux et des œufs. Le seul animal de transport est l'âne mâle. Le cheval, rare, a été introduit par les Amhara (Hallpike 2008).

Marchés

Malgré leur isolement les Konso offraient une plateforme commerciale importante bien avant la conquête éthiopienne. Ces derniers fournissaient tissages, café, tabac et grain. Les Borana, avec leurs chameaux, étaient des pourvoyeurs de sel (provenant notamment du cratère du Mont Sogida) et de nitrate de soude. Parvenaient

² L'épineuse question des droits fonciers dans les sociétés traditionnelles africaines peut trouver une solution générale si l'on suit la proposition d'Alain Testart (2003). Ce dernier considère en effet que les prérogatives du village, du lignage ou du « maître des terres » sur le terroir relèvent du politique et non de la propriété foncière. Le paysan qui se voit attribuer une parcelle devient propriétaire foncier au plein sens du terme à partir du moment où il travaille sa terre et son bien ne peut lui être retiré. La notion de droit d'usufruit ne peut donc plus s'appliquer à une pareille situation.

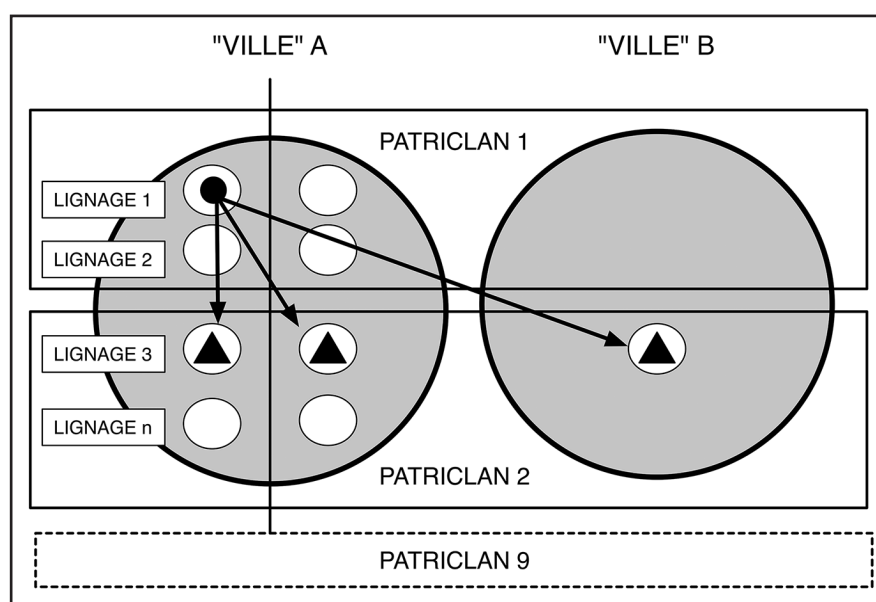


FIGURE 10. STRUCTURE DES MARIAGES DANS LES PATRICLANS KONSO.

GRANDS CERCLES : VILLES, PETITS CERCLES : LIGNAGES EXOGAMES, LIGNE VERTICALE : DIVISION DE L'AGGLOMÉRATION EN DEUX MOITIÉS. CERCLES NOIRS : FEMMES, TRIANGLES NOIRS : HOMMES. SCHÉMA A. GALLAY D'APRÈS LES DONNÉES DE HALLPIKE 2008.

également en Pays konso des coquilles (cauris, cônes) originaires de Somalie utilisées pour le rituel *xallasha* et pour les ornements. Du fer était importé du Nord ainsi que des poteries produites par les femmes potières Burji.

Les femmes konso approvisionnaient les marchés en bois de chauffe collectés en brousse. On trouvait également sur les marchés des travaux de cuir, des habits, des objets de fer et des biens de luxe.

En résumé, les Konso combinent une économie d'autosubsistance fondée sur la culture intensive du sorgho à la houe, sur un parcellaire privé, terrassé dans un contexte probablement collectif, un élevage peu développé et une économie à marchés périphériques (Kluckholm 1962).

Patrilans et lignages

Les Konso sont répartis en neuf patrilans exogames répartis entre les divers villages, donc sans assises territoriales. Contrairement aux clans omotiques/ouest couchitiques, ces derniers ne sont pas hiérarchisés, mais on évite les mariages entre clans considérés comme alliés.

Le patrilan comprend plusieurs lignages également patrilinéaires et exogames, mais ces derniers, contrairement aux clans, sont localisés. Le même lignage est associé à une ville depuis plusieurs générations (Figure 10).

Les villes sont divisées en un certain nombre de quartiers construits par agrégation autour du noyau primitif. Le nombre minimum de quartiers est de deux, et il y a toujours un mur qui partage l'agglomération en deux divisions nommées et rarement équivalentes en ce qui concerne le nombre de quartiers qui les composent.

Un homme réside toute sa vie dans la division où il est né, celle de son père. Une femme peut par contre se marier dans la division de son père ou dans la division alterne, plusieurs clans étant évidemment représentés dans chacune. Elle peut également se marier dans une autre ville. Les lignages n'ont pas de propriétés collectives et ne jouent pas de rôle, en tant que lignages, dans la formation des conseils de quartier et de ville. L'ainé reste attaché à la demeure de son père ; il hérite le double de ses cadets et se marie avant eux.

L'une des expressions de la solidarité de lignage concerne l'obligation de vengeance en cas de meurtre perpétré par un individu d'un autre lignage, ainsi que l'obligation de deuil et d'héritage. Si un membre d'un lignage tue un autre membre de ce même lignage, il est ostracisé.

Artisans

Il existe chez les Konso des groupes d'artisans héréditaires ne possédant pas de terres : tisserands, forgerons, potiers, tanneurs, bouchers (Hallpike 1968). Ces groupes ne forment pas des castes au sens hindou du terme, ni même au sens des castes de l'Afrique de l'Ouest. Nous pouvons appliquer à ces artisans dans leur ensemble le terme de « groupes de spécialistes endogames » (Tamari 2012). Les forgerons peuvent devenir tisserands lorsqu'ils sont trop âgés. Les femmes des tisserands ou des forgerons peuvent être potières ou tanneuses. Ces artisans sont également en charge d'inciser le pénis de certains hommes du grade senior pour signifier la fin du stade de procréation. Le travail du bois est par contre ouvert à tous.

La société konso n'a pas de système de hiérarchisation permettant d'incorporer les artisans dans une structure d'ensemble. Ils sont donc relégués à l'extérieur de la

société et forment une classe séparée non totalement intégrée dans la vie des agriculteurs, tout en appartenant aux mêmes clans. Les artisans sont exclus des comités de tutelle et des conseils ainsi que du système *gada*. Ils ne peuvent toucher les tambours sacrés. Ils sont établis en dehors des remparts ce qui facilite leur mobilité entre les villes au sein du territoire konso et n'exclut pas la cordialité des rapports avec les agriculteurs. Chaque artisan travaille individuellement et écoule ses produits sur les marchés. L'artisanat génère un commerce considéré comme incompatible avec les relations de générosité et de loyauté de la société. Les forgerons fournissent également aux Borana des objets rituels comme les *kallačča*, ces ornements frontaux généralement considérés comme phalloïdes.

De nombreux agriculteurs se sont mis récemment au tissage vu l'intérêt économique de cet artisanat qui est exporté dans les autres parties de l'Éthiopie.

Dans le passé les artisans étaient enterrés dans les bois autour de la ville, comme les étrangers et les hommes émasculés suite à des actes de guerre. Les agriculteurs sont au contraire enterrés le jour même de leur décès, en position repliée, enveloppé dans un linceul de coton, dans le cimetière de leur champ ancestral.

Les poqolla, des chefs religieux

À la tête des lignages se trouvent des individus éminents, les *poqolla*, à la fois prêtres, sacrificateurs, médiateurs et parfois interprètes de rêves. Il y a donc plusieurs *poqolla* dans chaque ville, mais ces derniers n'ont guère d'autorité. Ils sont les descendants des premiers établis dans une région et peuvent revendiquer pour leur lignage une large part des terroirs comme c'est le cas dans de nombreuses sociétés africaines.

Au-dessus des *poqolla* régionaux existe un « grand *poqolla* » ayant une autorité plus étendue, parfois abusivement qualifié de « roi ». Le grand *poqolla* reçoit des tribus des villes de sa région sous forme de bois de construction, ou d'une taxe payée en barres de sel acquises sur les marchés. En contrepartie il peut fournir du bois de genévrier de sa forêt. Les *poqolla* ne peuvent augmenter leur pouvoir et restent des médiateurs et des figures religieuses sans pouvoir politique ou guerrier, ce qui rend impossible toute émergence d'une centralisation politique. Ce sont des chefs sans pouvoir.

Les *poqolla* ne doivent pas avoir de contacts avec la mort. Ils ne peuvent pas faire couler le sang et ne peuvent être tués lors des affrontements guerriers. L'isolement du grand *poqolla* est très prononcé. De fait de son immunité sa résidence, dans un bois où sont enterrés ses ancêtres, est située en dehors de la ville et fait figure de sanctuaire. Les funérailles du grand *poqolla* sont différentes de celles des gens du commun. Ses intestins sont extraits et placés dans une poterie. Le corps est partiellement embaumé avec du beurre et du miel, puis déposé, enveloppé dans

une étoffe de coton, dans une vannerie. Il séjourne un certain temps dans une case avant d'être inhumé. La tombe n'est pas comblée. Elle reçoit une couverture de bois, puis est recouverte d'un tumulus de terre entouré de pieux. La construction intervient à l'intérieur de la concession. Après trois ans, le corps est exhumé et réenterré dans le bois entourant sa demeure. Ce rite exceptionnel, fractionné dans le temps, rappelle les funérailles du *bita*, le chef spirituel des pasteurs Hamar (Dubosson 2013).

Le système gada

Le système *gada* est un système de hiérarchisation des générations, une institution centrale créant une société stratifiée, non sous forme de classes sociales, mais sur la base de la séniorité de naissance. Dans cette hiérarchie rejetant les pouvoirs personnels, seule compte l'autorité des anciens générant l'harmonie de la société (Asmaron Legesse 1973).

Pour qualifier ce système, Serge Tornay (1972) propose le terme de « système des degrés de générations » traduisant l'expression anglaise *generation-grading system* utilisée par Christopher R. Hallpike (2008). Dans le système konso, comme dans le système *gada* des Galla, la position d'un fils dépend uniquement de la position du père dans la hiérarchie, au moment où il donne naissance à ce fils.

Rien de commun entre ce procédé de recrutement, où plusieurs classes accueillent des membres au cours de la même période, et les systèmes où tous les garçons nés au cours d'une période donnée entrent et demeurent toute leur vie dans l'une des classes portant l'un des noms d'une série fermée et cyclique, des configurations que l'on peut dénommer « systèmes de classes d'âges » (*age-grading systems*). Dans ces systèmes à vraies classes d'âge, les classes nommées sont immuables quant à leur contenu, un nombre fini de membres non remplacés à leur décès, qui progressent au travers d'une série de fonctions que leurs membres assument successivement.

Selon Eike Haberland (1963 : 169) le système *gada* serait une caractéristique commune originelle des sociétés est-couchitiques en relation avec le pastoralisme et une agriculture peu développée. Ce système présente une échelle fixe de degrés correspondant à des fonctions. Ces degrés sont nommés et les promotions se traduisent pour les individus par le passage d'un degré nommé à un autre.

Le système *gada* des Konso de la région Garati comporte par exemple sept degrés nommés, du bas en haut de l'échelle : *farida*, *hrela*, *kada*, *orshada*, *gurula*, *gulula* et *ukuda* (Figure 11).

1. La règle essentielle est qu'un individu naît toujours deux degrés au-dessous de la classe occupée par son père dans la hiérarchie au moment de la naissance.
2. Pour chaque individu, les promotions d'une classe inférieure à une classe supérieure ont lieu tous les dix-huit ans.

	Présent				+18 ans		+ 18 ans 36 ans		+ 18ans 54 ans		+ 18 ans 72 ans		
7. <i>Ukuda</i>											P		IV. Vieux hommes
6. <i>Gulula</i>									P				III. Seniors
5. <i>Gurula</i>							P					F1 à 5	
4. <i>Orshada</i>					P					F1 à 4			
3. <i>Kada</i>			P					F1 à 3					
2. <i>Hrela</i>	P					F1, 2							II. Guerrier, mariage
1. <i>Farida</i>				F1, 2									I. Mariage interdit
<i>Farida -1</i>		F1											

FIGURE 11. LE SYSTÈME GADA DES KONSO.
P : PÈRES, F : FILS. MODIFIÉ D'APRÈS HALLPIKE 2008: 252.

3. Les membres du premier degré *farida* n'ont pas le droit de se marier.
4. L'entrée dans le degré *hrela*, celui des guerriers, donne accès au mariage. Il constitue le rite de passage le plus important dans la vie d'un Konso. Ce passage est marqué par le sacrifice d'un taureau qui est soulevé de terre et mis à mort dans une atmosphère de triomphe guerrier.
5. Si un guerrier se marie dès son entrée dans le degré *hrela* et donne aussitôt naissance à un fils, ce dernier sera « *farida -1* ». Il ne sera *farida* au plein sens du terme que lorsque son père sera promu, dix-sept ans plus tard, dans *kada*; et il devra attendre encore dix-huit ans, donc l'âge de trente-cinq ans, pour se marier.
6. Le système présente une contrainte. Idéalement, père et fils ne doivent pas procréer dans le même temps. Quand le fils devient procréateur, le père est censé renoncer désormais à la vie sexuelle.

Le rôle de la circoncision dans ce contexte reste peu clair. Il est curieux de voir cette pratique, ordinairement initiatrice de l'activité sexuelle, devenir un rite de castration. Selon certains, la circoncision concernerait tous les hommes ayant progéniture. Cette situation se présenterait dès le stade *hrela*, mais pourrait intervenir plus tard au stade *orshada*. Cette contrainte contribuerait à la limitation des naissances. Selon d'autres chercheurs au contraire la circoncision ne concernerait qu'un nombre très limité de personnes âgées. Dans ce cas, l'homme circoncis est désormais nourri aux frais de la communauté. Des variations de cette coutume existent dans les communautés voisines : chez les Borana tous les hommes sont circoncis à un certain moment de leur existence.

D'une manière générale le système permet de diviser les générations en quatre catégories principales (ou grades), les catégories les plus âgées étant peu représentées vu l'érosion démographique :

Grade 1 : jeunes ne pouvant ni se marier, ni chasser, ni faire partie des conseils. Ils sont sans responsabilité en cas de dommages causés par négligence.

Grade 2 : guerriers, membres au sens plein de la société, pouvant se marier, faire partie des conseils et procéder à des sacrifices.

Grade 3 : seniors bénissant les guerriers. Ils protègent les céréales des parasites et représentent la sagesse collective de la société.

Grade 4 : les plus vieux hommes. En retraite totale, ils ne font que filer le coton.

Les membres de chaque grade forment des corporations propres à chaque ville.

Le problème posé par tous les systèmes *gada* est qu'ils ne sont pas basés sur les âges réels, mais sur les âges nominaux dérivés du statut générationnel ce qui rend le système peu apte au niveau de l'organisation de la vie de tous les jours. On voit que la difficulté est le maintien d'une corrélation entre les degrés et les fonctions correspondantes, y compris la fonction matrimoniale, et l'âge moyen de leurs occupants. Les fils aînés doivent attendre plus longtemps que les cadets le temps de leur mariage : en effet, ces derniers pourront se placer dans des degrés plus élevés que les aînés.

Il semble que les Konso aient réalisé une prouesse en calculant la durée des cycles, variable d'une région à l'autre, le nombre des degrés et les règles d'entrée et de procréation. Le système était en équilibre au moment des observations et tout laisse supposer qu'il fonctionne ainsi depuis longtemps. Le système konso paraît donc plus viable que les systèmes gallas analysés par Johan Prins (1953), qui manifestent presque tous des anomalies telles que promotion ou « puérilisation » excessive des membres, suivant qu'ils sont cadets ou aînés, issus de cadets ou d'aînés.

Une dernière question, importante, se pose à propos du système *gada*. Le dispositif, comme les autres systèmes

de regroupement en classes d'âge, a un aspect égalitaire et donne autorité aux aînés alors que les groupes de filiation sont potentiellement inégalitaires et hiérarchiques. Cet égalitarisme est également exprimé par les groupements de voisinage, les autorités de tutelle et les conseils. Selon l'analyse de Christopher R. Hallpike (2008), ce système ne remplit pas de fonction spécifique, ni politique, ni militaire, ni religieuse ou économique; pourquoi alors les Konso lui attachent-ils une telle importance, pourquoi sont-ils si minutieux à maintenir son fonctionnement délicat et peut-être frustrant pour les individus? L'anthropologie britannique répond que le système se justifie, aux yeux des Konso, comme expression et garantie de l'ordre social, cosmique et naturel : le système fait pousser les récoltes; malheur à qui entraînerait sa ruine. Cette explication « fonctionnaliste » relève néanmoins de l'idéologie des acteurs et laisse ouverte la question d'une explication anthropologique convaincante.

Autorités de tutelles et conseils

Chaque ville est divisée en deux sections souvent d'inégales dimensions. Ces unités sont à la base des échanges, mais ne constituent pas des moitiés exogamiques. Elles règlent les processus de funérailles, l'une des sections se chargeant des funérailles de l'autre, car il est interdit d'enterrer ses propres morts. Mais ce système reste insuffisant pour gérer le fonctionnement de villes densément peuplées.

Chaque section est donc administrée grâce à un certain nombre d'autorités de tutelles. Leurs membres sont choisis sur des bases résidentielles sans rapport avec des droits héréditaires. Les obligations mutuelles, notamment en ce qui concerne les funérailles, contrebalancent celles qui dépendent des lignages. Les autorités de tutelles portent également assistance aux guerriers et jugent les criminels.

Chaque comité est dirigé par un conseil élu (*hayota*) formé de quatre à cinq hommes aux qualités reconnues. Ce conseil est choisi parmi les hommes les plus compétents. Il n'y a pas d'élections au sens où nous l'entendons dans nos sociétés, car les sociétés africaines fonctionnent sur le consensus. Dans ce sens le terme de « conseil élu » ne paraît pas adéquat.

Il existe également des groupes de travail qui regroupent des hommes riches et pauvres et possèdent une base permanente. Ils peuvent inclure des femmes non mariées. L'amitié et l'engagement dans le travail sont les seuls critères de regroupement.

Le lieu de ralliement des autorités de tutelle est la maison des hommes et la place (*moora*) qui lui est associée. Le bâtiment, interdit aux femmes, est utilisé pour les discussions, les procès, les danses et les cérémonies religieuses. L'organisation sociale centrée sur la ville est impensable sans cette maison qui s'observe à plusieurs exemplaires dans chaque agglomération. Les hommes mariés ou non mariés y dorment. L'antiquité des lieux est marquée par des monolithes de virilité témoignant

de la bravoure de certains guerriers lors de batailles victorieuses. Souvent construites près des murailles, les maisons des hommes servent également de lieu de garde. Elles sont souvent associées à des places qui ont des fonctions essentiellement séculières. Ce sont des lieux de rassemblement des autorités de tutelles, des lieux de polarisation des célébrations relatives à la guerre et à aux rites de fertilité.

Certaines places sont néanmoins exclusivement utilisées pour des cérémonies religieuses. Des groupes de *waaka* en bois et en pierre peuvent leur être associés alors que les sépultures se trouvent à l'extérieur de la « ville » dans les champs familiaux. Les formes et les fonctions des *moora* paraissent dériver des *kraals* pour les bovidés, un héritage du pastoralisme.

Guerres et héros

Chez les Konso, les actions guerrières se déroulent essentiellement entre villes, soit à l'intérieur de la société. Cette situation est différente de celle observée dans les populations nilotiques où les razzias de bétail concernent essentiellement les populations voisines alors que des actions de vendetta affectent l'intérieur des groupes.

Chez les Konso, comme dans de nombreuses populations éthiopiennes, le critère de masculinité se trouve exacerbé à travers des formes diverses de phallicisme. Les guerriers ont l'habitude d'émasculer leurs ennemis et de porter leurs parties génitales en trophée. Ces comportements trouvent écho dans les nombreuses pierres dressées, anciennes et actuelles, sculptées en forme de phallus. Dans les villes, les pierres dressées sur les places commémorent plus des meurtres que les victoires des guerriers. Dans les années 1800, au moins une pierre était dressée tous les ans. Précisément datées, elles pouvaient servir de repères chronologiques bien que les connaissances à leur sujet pouvaient s'estomper puis disparaître avec le temps. Plus personne ne connaît la signification des pierres les plus anciennes.

La masculinité s'affiche notamment à travers la chasse et la guerre. Tuer un homme ou un gros gibier confère un grand prestige. L'homme qui a tué un léopard, un lion ou un python donne la peau au *poqolla*. Les *waaka*, statues de bois, érigées en mémoire des héros, représentent des hommes qui ont tué un ennemi, un lion ou un léopard, entourés de leurs femmes et de leurs victimes émasculées. Elles ne sont jamais placées sur les tombes à l'exception de celle de *poqolla* régionaux. Les *waaka* symbolisent le meurtre, la fertilité et la puissance conformément au mérite caractéristique des sociétés est-couchitiques.

Les guerriers et certains dignitaires portent souvent sur le front un ornement de métal proéminent à extrémité pointue, nommé *kallačča*. Selon une idée largement partagée par les ethnologues cet ornement serait une représentation phallique. Cet emblème est commun aux Konso et à d'autres populations de langue couchitique qui

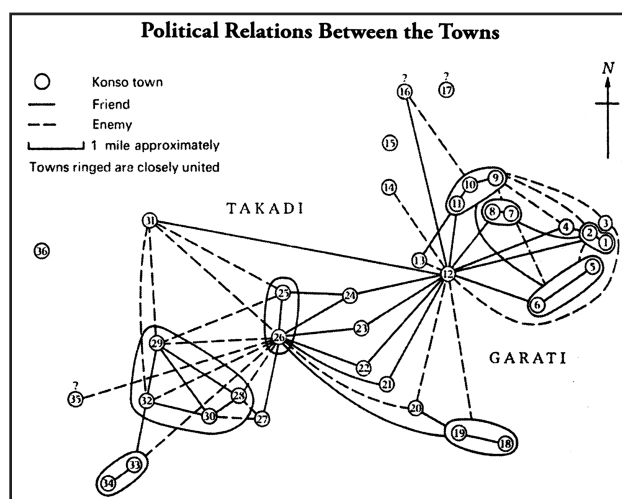


FIGURE 12. CONFLITS ET ALLIANCES ENTRE « VILLES » KONSO.
D'APRÈS HALLPIKE 2008 : 104, CARTE 5.

connaissent le système *gada* (Hadiya, Borana notamment), mais il est ignoré des populations de langues omotiques. Hermann Amborn (2009) s'est vivement élevé contre cette interprétation que le contexte guerrier semble justifier tout naturellement, il faut bien le reconnaître. Selon ce dernier il s'agit d'une interprétation ethnocentrique issue de la pensée psychanalytique de l'École de Vienne, avancée notamment par Friedrich J. Bieber (1920). Pour Amborn le *kallačča* ne représente pas un membre viril, mais doit être compris comme un ornement symbolique sacré assurant la communication entre les humains et les forces surnaturelles. Les deux interprétations ne sont pourtant pas contradictoires et pourraient se combiner.

On peut se demander à propos des guerriers konso si le terme « héros » qualifie correctement ces hommes intrépides valorisés au plus haut point. Selon l'encyclopédie Wikipédia³, un héros est un personnage réel ou fictif de l'Histoire, un personnage exemplaire de la mythologie humaine ou des arts, dont les hauts faits valent qu'on chante ses exploits. Selon les cultures, un héros est un demi-dieu, un personnage légendaire, un idéal, un surhomme ou simplement une personne courageuse, faisant preuve d'abnégation. Le rôle du héros se situe entre l'aspiration métaphysique, presque religieuse, de dépasser la condition humaine, notamment d'un point de vue physique et l'aspiration plus réaliste d'œuvrer pour le bien de la communauté, d'un point de vue moral. Il nous semble que cette définition reflète bien le statut du guerrier exceptionnel chez les Konso, statut qui fait penser aux héros de l'épopée et de la mythologie grecque.

Dans ce contexte la guerre reste une composante centrale de la société, mais ne paraît pas liée à la densification de la population. Les affrontements entre les villes étaient anciennement très courants. Les murailles assuraient une

certaine protection contre les assaillants, mais beaucoup furent abandonnées après la conquête Amhara et tombèrent en ruines. Les guerres étaient essentiellement internes et voyaient s'affronter une ou plusieurs « villes ». Elles étaient plus fréquentes dans les régions périphériques. Les affrontements avec les populations agricoles extérieures étaient par contre rares, bien que les Konso se soient battus contre les Derashe, les Gewada et les Gidolé. On note par contre de nombreux épisodes violents avec les éleveurs, notamment les Borana.

Une guerre entre deux villes pouvait démarrer suite à d'infimes incidents et n'avait aucun enjeu politique. La nature des affrontements faisait qu'aucune ville ne pouvait en conquérir une autre et générer domination et assujettissement d'ordre politique.

On se battait essentiellement pour l'honneur ou pour laver des insultes, avec des lances à pointes empoisonnées en se protégeant avec des boucliers. L'arc, considéré comme une arme dangereuse, a été interdit à certaines périodes. On observait certaines conventions. Les guerres n'étaient jamais poussées à leur terme. Il n'y avait pas d'attaques nocturnes ; on ne mettait pas le feu aux agglomérations. On ne tuait ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards. Les batailles avaient lieu le plus souvent dans les champs, à l'extérieur des remparts.

En temps de guerre, certaines « villes » pouvaient s'allier. Une ville pouvait être alliée à deux villes elles-mêmes en guerre l'une contre l'autre. Ces alliances intervenaient souvent entre une ville mère et des agglomérations filles, issues historiquement de cette dernière. Christopher R. Hallpike (1970b) a simulé cette situation et montré qu'il s'agit d'un système stochastique rendant toute domination d'une ville particulière impossible. Cette structure dynamique anarchique ne génère aucune organisation politique d'ensemble, aucune hiérarchisation des protagonistes et rend toute organisation territoriale plus étendue impossible (Figure 12). La structure des conflits ressemble en fait à ce que l'on peut observer chez les Nuer et qui a été admirablement décrit par Edward E. Evans-Pritchard (1968/1994 : 174-175), une structure qui témoigne d'une absence de structure politique générale. Comme chez les Konso, on observe chez les Nuer que les guerres « internes » prennent des formes moins radicales que les guerres avec des ennemis externes tout en étant d'une rare violence : on épargne les femmes et les enfants ; on ne brûle pas les villages.

Le tableau présenté laisse subsister néanmoins de nombreuses zones d'ombre quant à l'organisation de la violence auxquelles nous ne pouvons répondre en l'état de notre documentation. Nous ne pouvons que le regretter, car il s'agit de points fondamentaux pour l'appréciation que nous pouvons porter quant à l'organisation politique de la guerre et, au-delà, quant au diagnostic portant sur la notion de démocratie primitive (Testart 2009).

³ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Héros>.



FIGURE 13. VILLE KONSO DE BUSO.
D'APRÈS JENSEN 1936 : 272-273, PL. 20.

Tentons d'en proposer une liste succincte :

1. Quelles sont les causes des guerres engagées par certaines villes contre d'autres villes ? S'agit-il uniquement de questions d'honneur ?
2. L'organisation de la violence est-elle une affaire privée, dépend-elle d'une décision publique ou d'une instance particulière en l'occurrence des conseils de villages ? Selon Roger Joussaume (communication personnelle), ce sont bien les conseils qui décident de la guerre, il s'agit donc d'une affaire publique. Mais alors y a-t-il la place pour d'éventuelles vendettas dans ce système ? En deux mots la vendetta est-elle courante, tolérée et encadrée ou interdite ? On a l'impression qu'elle est, au mieux, tolérée. Le devoir de vengeance semble en effet exister lors de meurtres commis par un autre lignage. La vendetta relèverait alors des relations entre lignages et échapperait au contrôle des conseils. On notera :
 - que la vendetta s'inscrit dans un espace social intermédiaire entre la zone de proximité sociale qui l'interdit et un espace géographique éloigné où peuvent se développer de vraies guerres (Verdier 1980). L'espace géographique konso pourrait correspondre à ce deuxième cercle intermédiaire, mais on voit mal comment des

alliances de villages peuvent s'inscrire dans ce processus. On sait d'autre part que les Konso ont engagé des conflits avec des populations voisines comme les Derashe à propos de litiges territoriaux (Yidneckachew Ayele 2012), ce qui pourrait correspondre au troisième cercle de Verdier.

– que la vendetta peut à tout moment dégénérer en vraie guerre.

3. Les « héros » fonctionnent-ils comme chefs de guerre désignés par les conseils ou leurs qualités de combattants sont-elles reconnues au moment des combats ?

Des villes fortifiées

Dans toute l'Éthiopie, les Konso sont la seule population à vivre dans des villes fortifiées densément peuplées avec une moyenne de 1500 personnes (Bekalu 1992). Les agglomérations sont construites au sommet des collines, les terrasses de culture se développant sur les pentes situées en contrebas (Figure 13). Souvent une zone fortement boisée sépare l'agglomération des champs cultivés.

Les « villes » sous leur forme actuelle ne remontent pas au-delà du XVII^e siècle. Autrefois l'habitat était plus dispersé et étroitement associé aux propriétés de leur *poqolla*.

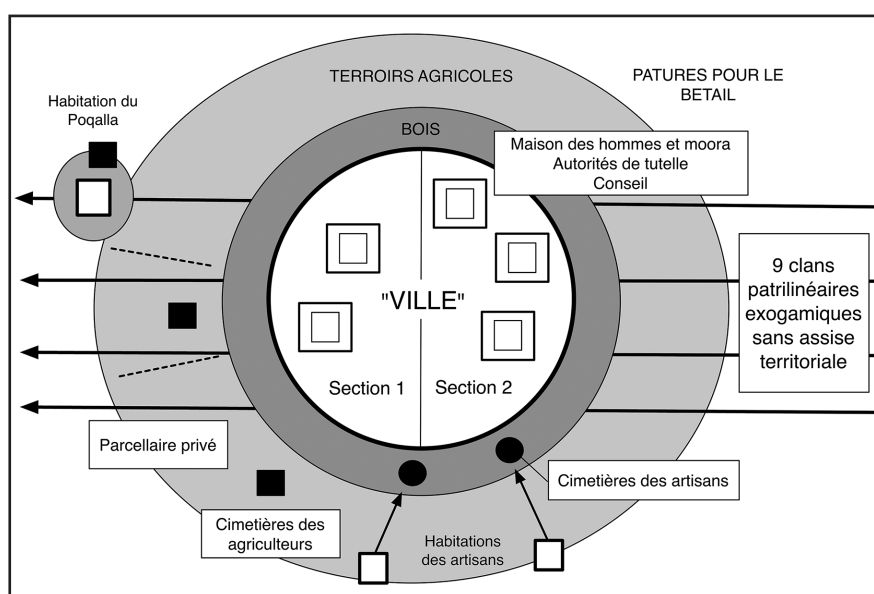


FIGURE 14. STRUCTURE SPATIALES D'UNE VILLE KONSO.
SCHÉMA A. GALLAY D'APRÈS LES DONNÉES DE HALLPIKE 2008.

Bien que les villes soient politiquement autonomes, l'unité du pays est fondée sur l'allégeance au grand *poqolla* et sur l'utilisation d'un système *gada* particulier.

Au sein de l'agglomération, chaque homme marié possède une concession de trois à douze huttes protégées par de fortes palissades de bois. Les huttes des femmes sont à quelque distance de celle du mari. Le fils aîné vit avec son père et hérite de la concession.

Les agglomérations sont ceinturées d'une haute muraille de pierres sèches percée de rares portes étroites. Un mur secondaire peut souligner la partition de l'agglomération en deux moitiés. D'étroites ruelles souvent ombragées d'arbres, eucalyptus ou moringa, serpentent entre les concessions. L'agglomération peut comprendre plusieurs maisons des hommes parfois associées à des places. On les rencontre soit à l'intérieur de l'agglomération, soit à proximité des portes où elles font alors office de postes de garde.

À l'extérieur des murailles, la ceinture non cultivée, souvent boisée, accueille les tombes des artisans et des individus émasculés lors des conflits, alors que les cimetières des agriculteurs sont établis au niveau du terroir cultivé. Des habitations extérieures, le long des voies de communication, sont occupées par certains *poqolla* et par les artisans (Figure 14).

Un modèle pour la notion de démocratie primitive ?

La question désormais posée est la suivante : le tableau que nous avons dressé des Konso peut-il correspondre à la notion de démocratie primitive proposée par Alain Testart (2005) à propos des Iroquois, des Gaulois ou des Germains ?

Rappelons tout d'abord les critères retenus pour qualifier ce type de société. Nous les citerons in extenso, car cette notion n'a guère été développée :

« Nous parlerons de démocratie primitive à propos d'une organisation politique lorsqu'elle combine :

1. une assemblée populaire et souveraine, au moins en ce qu'elle décide de la guerre et de la paix ;
2. des chefs de guerre dont on attend qu'ils conduisent la guerre, mais par leurs propres moyens⁴.

Précisions :

- l'assemblée peut être une assemblée du peuple (démocratie directe) ou des représentants du peuple (démocratie indirecte ; on parlera alors plutôt de "conseil" que d'assemblée) ;
- elle est souveraine en ce que ses décisions ne dépendent de personne d'autre qu'elle-même, ni d'aucun autre organe ;
- laquelle souveraineté implique que ses décisions soient impératives, c'est-à-dire qu'aucun guerrier ne parte à la guerre ni aille faire un coup de main sans l'autorisation de cette assemblée ;
- le fait que les chefs de guerre organisent à titre privé la guerre signifie qu'il n'existe ni service militaire obligatoire, ni rien de ce genre, et qu'aucun moyen matériel ou immatériel dépendant de l'assemblée n'est mis à leur disposition, et donc que :

⁴ Cette formulation proposée par Testart (inédit) remplace le premier texte publié : « des chefs chargés (officiellement) de conduire la guerre, mais qui l'organisent avec leurs propres moyens, c'est-à-dire des moyens privés ». La note qui accompagne cette correction est : « Correction en tenant compte du fait que les chefs de guerre ne sont ni choisis ni chargés par le conseil ni par personne de mener la guerre ; c'était une erreur de dire que ces chefs étaient "chargés (officiellement)" de la mener. Tout au plus peut-on dire que leur valeur, leur passé et l'estime en lesquels on les tient font que c'est ce que l'on attend d'eux. Cette attente n'étant pas formulée, elle n'est nullement "officielle" ».

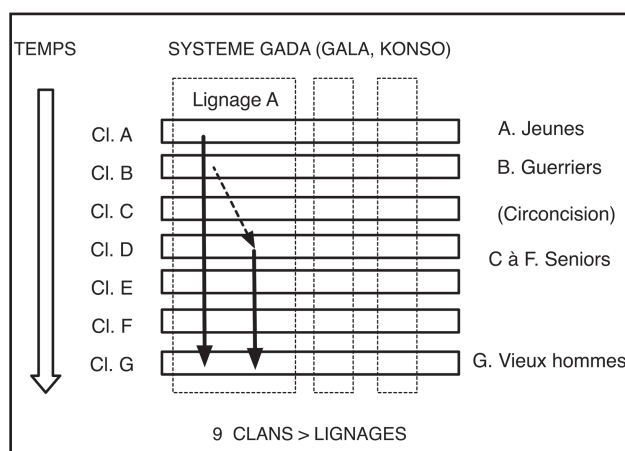


FIGURE 15. SYSTÈME GADA À DEGRÉS DE GÉNÉRATIONS (KONSO).

FLÈCHE TIRETÉE : FILIATION BIOLOGIQUE ; FLÈCHE PLEINE : PARCOURS DE VIE D'UN INDIVIDU. SCHÉMA A. GALLAY.

- la guerre a ce double aspect, d'être à la fois officielle, par l'autorisation nécessaire qui doit être donnée par l'assemblée, et privée, par les moyens mis en œuvre. L'exemple paradigmatique d'une démocratie primitive est celui des Iroquois, documenté dans l'œuvre très classique de Morgan (1851). Il est même assez étonnant de constater que ce fut la première forme d'organisation politique décrite (et bien décrite) dans l'histoire de l'anthropologie et qu'on en ait si peu parlé par la suite. » (Testart 2005, 106).

Ce qui caractérise la démocratie primitive, exemplifiée par le cas iroquois, c'est l'idée de représentation (au sens où l'on parle de « démocratisation représentative »). C'est l'idée que chacun, chaque partie est représentée dans une assemblée ce qu'il ne faut pas confondre avec l'idée d'assemblée des élus, la notion d'élection restant fugace (Testart 2009).

La confrontation de nos données et de cette définition révèle de bonnes concordances avec la notion de démocratie indirecte exercée à travers des conseils, ce qui semble conforter notre première approche de cette question.

Une série de difficultés subsistent néanmoins.

1. L'origine du concept de démocratie primitive

Le concept de démocratie primitive a été élaboré par Alain Testart à partir de l'exemple iroquois. Son application aux Germains et aux Gaulois pose néanmoins certains problèmes. Au moins pour les Gaulois nous n'avons aucune preuve de cela. Les Gaulois pourraient en effet relever d'une formation étatique. Le seul argument d'Alain Testart pour avancer cette interprétation est la présence conjointe, comme chez les Indiens d'Amérique du Nord, d'un chef de paix et d'un chef de guerre, ce qui est un peu mince. Le terme de démocratie primitive n'est d'autre part pas un terme utilisé dans la littérature ethnologique de la région.

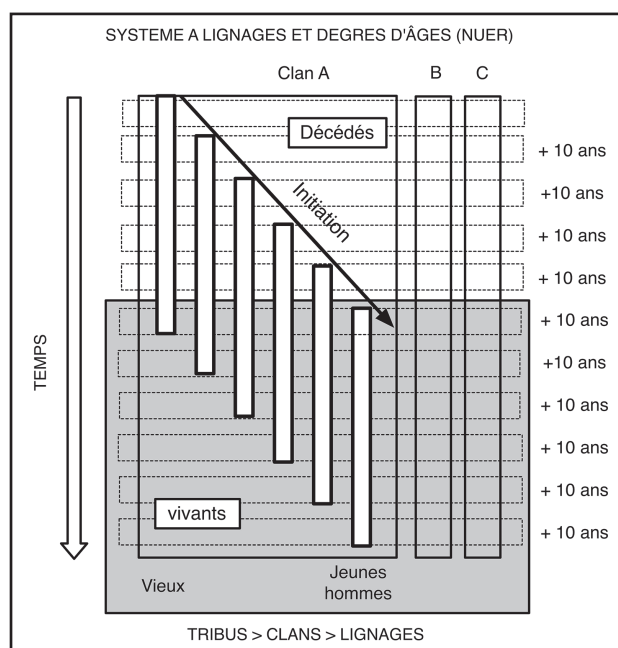


FIGURE 16. SYSTÈME À DEGRÉS D'ÂGE (NUER) AU DÉBUT DES ANNÉES 30, AU MOMENT DES ENQUÊTES D'EDWARD E. EVANS-PRITCHARD.

SCHÉMA A. GALLAY D'APRÈS LES DONNÉES D'EVANS-PRITCHARD 1968/1994.

Il est donc impossible de rendre compte de la position des ethnologues quant à ce terme.

2. La question des chefs et du despotisme

Il existe en Afrique orientale de nombreuses populations considérées comme n'ayant pas de chefs et donc susceptibles d'être qualifiées de « démocratiques ». Cet ensemble est caractérisé par le rôle très secondaire ou nul joué par les structures lignagères, mais une solidarité communautaire « transversale ». La spécificité des Konso se dissout donc dans un ensemble plus vaste de systèmes politiques, notamment chez les populations de langues nilotiques, qu'il serait nécessaire d'analyser plus en détail.

3. La question des systèmes d'affiliation transversaux

Serge Tornay (1972) peut nous mettre sur la voie d'une solution en insistant sur un critère décisif concernant les fondements de cet égalitarisme supposé ; il s'agit de systèmes nivelant les tendances à la hiérarchisation en répartissant les individus dans des classes au sein desquelles tous les individus sont considérés comme égaux. Il est possible de distinguer dans cette optique plusieurs systèmes, qui, mis à part le système konso, se rencontrent tous dans des populations de langues nilotiques (Baxter et Almagor 1978 ; Bernardi 1985 ; Eisenstadt 1956 ; Stewart 1977). Dans cet ensemble, il est possible de distinguer deux types de structures. Dans le premier type (Konso) l'individu occupe au cours de son existence plusieurs positions successives, dans le second (Nuer, Nyangatom, Kalenjin), le même individu appartient toute sa vie à une

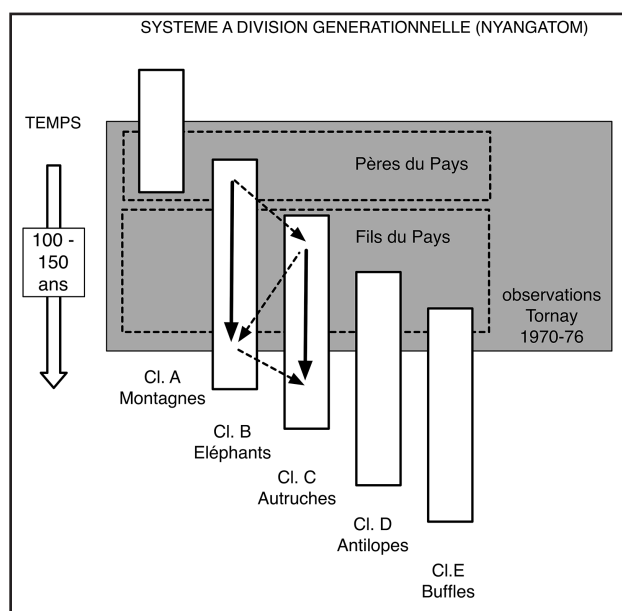


FIGURE 17. SYSTÈME À DIVISIONS GÉNÉRATIONNELLES DIT KARIMONJON (NYANGATOM).

FLÈCHES TIRÉES : FILIATIONS BIOLOGIQUES ; FLÈCHES PLEINES : PARCOURS DE VIE DES INDIVIDUS. SCHÉMA A. GALLAY D'APRÈS LES DONNÉES DE TORNAY 2001, 2014.

classe dans un système de classes qui se renouvelle au fil du temps.

Classes transversales occupées successivement

Dans les premiers systèmes, propres aux populations est-cochitiques, les divers individus parcourent au cours de leur vie une série d'étapes successives.

- Le système des degrés de générations (*generation-grading system*) correspond au système des Konso et au système *gada* des Galla. Dans ces systèmes la position d'un fils dépend uniquement de la position du père dans la hiérarchie au moment où il donne naissance à ce fils. Il y a une échelle fixe de degrés correspondant à des fonctions. Ces degrés sont nommés et les promotions se traduisent pour les individus par le passage d'un degré nommé à un autre. La corrélation entre degrés de génération et « grades » (jeunes, guerriers, seniors et vieux hommes) pose néanmoins certains problèmes de compréhension du système qui ne sont pas explicités dans les publications consultées (Figure 15).

Classes transversales occupées de façon permanente

Dans les seconds systèmes, propres aux populations nilotiques, l'individu appartient toute sa vie à la même classe, ces classes se succédant au fil du temps.

- Le système des degrés d'âges est celui décrit par Edward E. Evans-Pitchard (1968) chez les Nuer. Contrairement aux autres cas, le système lignager joue ici un rôle non négligeable avec une structuration de la population en tribus, clans et lignages. Après

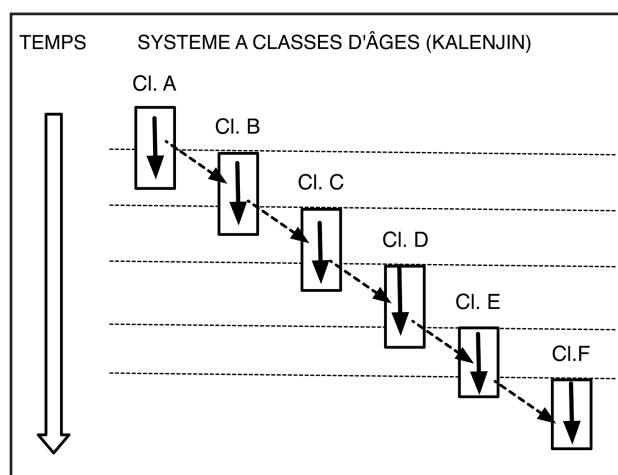


FIGURE 18. SYSTÈME À VRAIES CLASSES D'ÂGE DIT KALENJIN (NANDI, KIBSIGI, POKOT, KEYO).

FLÈCHES TIRÉES : FILIATIONS BIOLOGIQUES ; FLÈCHES PLEINES : PARCOURS DE VIE DES INDIVIDUS. SCHÉMA A. GALLAY D'APRÈS LES DONNÉES DE TORNAY 1972.

l'initiation, le jeune s'inscrit dans une classe à laquelle il appartiendra toute sa vie. Au moment de l'enquête, une nouvelle classe se créait tous les 10 ans pour accueillir les jeunes non encore initiés. On trouvait donc à cette époque environ six classes d'âge à une époque *x*, les deux classes les plus âgées n'ayant que peu de survivants. Jusqu'à une époque récente, l'intervalle avait néanmoins été de quatre ans entre la fin de l'une des classes et le commencement de la suivante. Il n'y a pas de règle permettant d'attribuer la classe du fils en fonction de la classe du père et les noms des classes successives ne se conforment à aucun cycle (Figure 16).

- Dans les systèmes à division générationnelle comme chez les Nyangatom et les peuples apparentés en particulier les Karimonjong, le Jie, le Toposa et les Turkana (Tornay 2001) la société est répartie en un nombre limité d'« espèces sociales ». Chaque société compte des représentants vivants de quatre à cinq espèces et garde en mémoire les noms de quelque cinq autres espèces dont les membres ont disparu. Les membres d'une espèce engendrent tous les membres d'une autre espèce et uniquement ceux-là. Dans ce système chaque classe statutaire, une espèce en titre, investie de l'un des deux uniques statuts du système : les Pères du Pays, qui procréent et bénissent les Fils du Pays, lesquels deviendront à leur tour Pères du Pays, lors de la prochaine inversion statutaire (Figure 17).

- Dans les systèmes à vraies classes d'âges (*age-grading system*) représentés chez les Kalenjin (Nandi, Kibsigi, Pokot ou Keyo du Kenya) les classes nommées sont immuables quant à leur contenu, un nombre fini de membres non remplacés à leur décès, mais elles progressent au travers d'une série de fonctions que leurs membres assument successivement. Tous les fils d'une classe A appartiennent à la classe B ; tous les fils

de la classe B appartiennent à la classe C et ainsi de suite (Figure 18).

Ce tour d'horizon permet de souligner l'originalité du système gada par rapport aux autres systèmes présents dans les populations de langues nilotiques, mais ne permet pas de résoudre la question de l'extension géographique et de la pertinence du concept de démocratie primitive. On notera pourtant qu'Alain Testart (2009) englobe dans les démocraties primitives les sociétés nilotiques à classes transversales occupées de façon permanente. Cette question mériterait un large débat concernant l'engagement de la violence dans ces sociétés. En l'état actuel de notre réflexion, nous limiterons néanmoins la notion de démocratie primitive *sensu stricto* aux sociétés à classes transversales occupées successivement (système gada).

4. Démocratie primitive et/ou Cités-États ?

Les Konso ont parfois figuré dans la liste des « Cités-États » africaines. Mogens Herman Hansen⁵ retient en effet sur ce continent les Mozabites du Sahara (XI^e siècle), les Swahili de la côte Est (XI^e-XIX^e s.), les Hausa avant l'occupation peul de 1804, les Yoruba (1600-1900), les Fanté du Ghana (XIV^e-XVIII^e s.), les cités du Kotoko avant l'emprise de l'empire du Bornu, celles du Delta intérieur du Niger (1600-1900) et enfin les Konso.

Se pose alors la question de la définition de ce type de formation politique et celle de sa compatibilité avec une organisation de type démocratie primitive. Au plan de la définition, tous les chercheurs s'accordent à reconnaître le flou du concept. Nous retiendrons donc du numéro spécial du *Journal des Africanistes* (2004, 1/2) *Cité-États et statut politique de la ville en Afrique et ailleurs*, consacré à cette question quelques lignes directrices (Glasner 2004 ; Holder et Peatrik 2004).

La Cité – ou la Cité-État – combine des institutions politiques (l'État) et une organisation territoriale et résidentielle qui fait référence à la ville, mais ne s'y réduit pas (la Cité). Il convient donc d'étudier ces deux aspects séparément.

Sur le plan spatial, la ville est le plus souvent protégée par une enceinte. Elle comprend une ou plusieurs places publiques favorisant l'articulation entre l'opinion et la parole publique. Deux pôles se dessinent. D'un côté un palais peut se trouver au centre de l'agglomération, d'un autre côté ce type de construction peut être absent, la ville se trouvant alors sans autorité centrale.

La ville est essentiellement tournée vers des activités agricoles, mais peut développer des activités techniques spécialisées. Elle se trouve alors intégrée dans un terroir qui concourt à son autosubsistance. L'arrière-pays est l'espace agricole voisin, proche et périphérique, où la cité

continue d'affirmer sa souveraineté. L'outre-pays échappe par contre à la souveraineté de la Cité-État, mais des liens commerciaux, politiques et religieux peuvent subsister. Elle peut être intégrée dans des réseaux de communication à longue distance. Les Cités-États peuvent former des agrégats plus ou moins lâches en état de compétition pacifique ou guerrière et même présenter un début de hiérarchisation.

Au plan institutionnel la cité implique la « citoyenneté ». Deux pôles se dessinent : 1. Celui des Cités-royaumes où l'existence de la cité découle de la présence d'un monarque. Les citoyens à l'abri des murailles protègent ce dernier ; 2. Le cas où le corps politique est régi par le principe de citoyenneté. Les affaires de la cité sont contrôlées par les citoyens (cf. corps contrôlé par un système de classes d'âges). La cité est sans autorité centrale, mais non dénuée de caractères étatiques associant une forme de souveraineté, de démocratie et de citoyenneté.

Les contributions mentionnées laissent donc la place à un large éventail de possibilités et n'éliminent pas celle d'une coexistence entre Cité-État et démocratie primitive, ce qui nous oblige à approfondir la question, notamment au plan institutionnel⁶.

La Cité-État est un État, avec toutes ses caractéristiques. Mais la Cité-État peut, bien entendu, fonctionner sur un mode démocratique. La démocratie primitive, comme les organisations lignagères, sont qualifiées de semi-États par Alain Testart, parce qu'on y retrouve un ou plusieurs éléments propres à l'État, mais pas tous. Le tout est donc de savoir ce qu'est un État et quels sont les éléments qui lui sont propres et qui, lorsqu'ils sont réunis, le définissent. Il y en a trois :

- L'autorité : l'État a autorité sur tous les individus qui le composent, c'est-à-dire qu'il y a le pouvoir de décider, d'imposer et de se faire obéir par tous.
- Les moyens : il dispose d'une force de contrainte telle que nulle autre, émanant de la communauté, ne puisse s'y opposer.
- L'organisation : la violence est sous son contrôle exclusif (il en a le monopole ou, au minimum, il en subordonne les différentes formes). En pratique, il s'agit de la gestion des deux formes de la violence, violence interne et violence externe. Pour la première, le judiciaire, nul ne doit être capable de se faire justice soi-même (la vendetta est interdite) et il doit exister un système de droit qui gère les sanctions, ce qui n'implique pas nécessairement un système de police. Pour la seconde, la guerre, nul ne doit pouvoir partir en guerre de son propre chef et la guerre doit être décidée par la communauté. De la même manière, il n'est pas nécessaire qu'il y ait une armée de métier. Ce qui compte c'est que la décision doit être appliquée. C'est pour cela que la démocratie primitive iroquoise n'est pas étatique de ce point de vue : personne ne peut partir

⁵ http://www.teachtext.net/bn/cpc/cpc_37citystatecultures.html.

⁶ Nous remercions Bruno Boulestin pour son aide dans la rédaction de ce paragraphe.

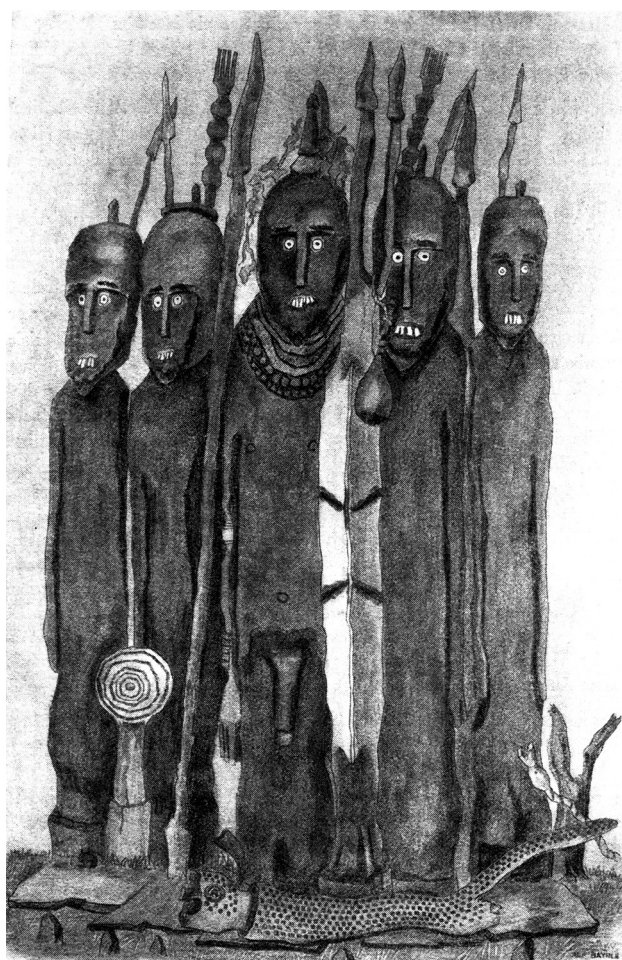


FIGURE 19. WAAKA HYBRIDE REPRÉSENTANT UN POQOLLA COMME GUERRIER.

LE POQOLLA SE RECONNAÎT À SES CINQ BRACELETS PORTÉS AU BRAS DROIT, À SES COLLIERES ET AU XALLASHA SURMONTANT SA TÊTE. LE CARACTÈRE GUERRIER ET HÉROÏQUE DU WAAKA EST ACCENTUÉ PAR LA PRÉSENCE DE LANCES, D'UN BOUCLEIR, DE PERSONNAGES ASEXUÉS REPRÉSENTANT DES ENNEMIS TUÉS ET D'UNE DÉPOUILLE DE LÉOPARD DÉPOSÉE AU PIED DU DÉFUNT. LA PRÉSENCE D'UNE TIGE ANNELÉE DÉCOMPTANT LES POQOLLA DÉCÉDÉS ILLUSTRE PAR CONTRE LE STATUT DE CHEF SPIRITUEL DU PERSONNAGE DE LA SÉPULTURE. D'APRÈS JENSEN 1936 : FIG. 141.

à la guerre sans l'aval du conseil (critère 3), mais le conseil n'a d'un autre côté aucun pouvoir pour obliger à partir à la guerre; il ne peut imposer sa décision (critère 1).

Quand il y a les trois points au-dessus sont présents c'est un État. Quand il y en a certains, mais pas tous, c'est un semi-État.

Ces critères nous permettent donc de préciser le cas institutionnel konso.

- Il semble que les conseils ont le monopole de la justice, ce qui interdit une vendetta individuelle non contrôlée. C'est le lignage qui règle les questions de vengeance en cas de meurtre perpétré par un individu d'un autre lignage. Les conseils paraissent par contre avoir autorité sur tout le monde;
- Les conseils décident des guerres (communication personnelle Roger Joussaume), mais les données

disponibles ne permettent pas de dire si ces décisions sont coercitives ou non. Dans le premier cas, on serait en face d'un État démocratique, dans le second d'une démocratie primitive.

Cette réflexion nous oriente donc vers une situation de descendance avec modification qui, sur le plan évolutif, nous éloigne quelque peu de la démocratie primitive pour nous rapprocher de l'État démocratique, une situation qui nous permet de conserver la notion de Cité-État pour les Konso. Les Konso restent néanmoins du côté des démocraties primitives dans la mesure où la société ne possède pas une organisation séparée de la violence et tente d'éliminer les pouvoirs personnels forts, chefs lignagers, despotes, tyrans, etc., en mettant en place des systèmes de régulation transversaux au niveau des classes générationnelles et des conseils cooptés.

5. L'organisation de la guerre

Ces considérations revoient à un dernier point, crucial, qu'il conviendrait d'aborder dans l'optique de la définition d'Alain Testart (2009). Il concerne la conduite de la guerre et les modalités de déclenchement des hostilités, une question que nous ne saurions résoudre ici. La présence d'une assemblée populaire souveraine semble acquise, mais le critère n'est pas suffisant. Il convient en effet de savoir qui décide de la guerre, qui la fait et avec quels moyens. Le chef des guerriers mène apparemment la guerre sur décision du conseil, mais ces questions demandent à être précisées à l'avenir.

6. La démocratie primitive : une évolution possible au cours du temps ?

Nous ferons brièvement allusion ici au livre de A. E. Jensen, *Im Lande des Gada: Wanderungen zwischen Volkstrümmern Südabessinien*, qui apporte un éclairage original sur la société konso et dresse un tableau qui diffère clairement du portrait présenté ci-dessus (voir ce volume, contribution de Christian Jeunesse, p. 181).

En 1934-1935, l'Institut de morphologie culturelle de Francfort, aujourd'hui Institut Frobenius, organise un voyage d'enquêtes dans le sud de l'Éthiopie. Les observations menées par l'équipe d'Adolph E. Jensen, dont on peut reconnaître le sérieux, présente une société konso qui paraît très différente de la société actuelle. Selon les chercheurs allemands, la société est divisée en deux classes hiérarchisées auxquelles on appartient de naissance. La classe supérieure, noble et oligarchique, est celle des *poqolla*, la classe inférieure, celle des roturiers. Les *waaka* signalent les tombes des nobles. Le livre présente une figure de tombe de « noble » (Figure 19) présentant un *poqolla* en guerrier, alors que les *poqolla* actuels ne pratiquent pas la guerre. Cette présentation pose donc le problème de l'évolution de la société konso que nous ne saurions résoudre ici. On notera qu'aujourd'hui encore les tombes des *poqolla* associent la représentation du défunt à des armes, lance et bouclier, une survivance du Passé (documentation Roger Joussaume) ?

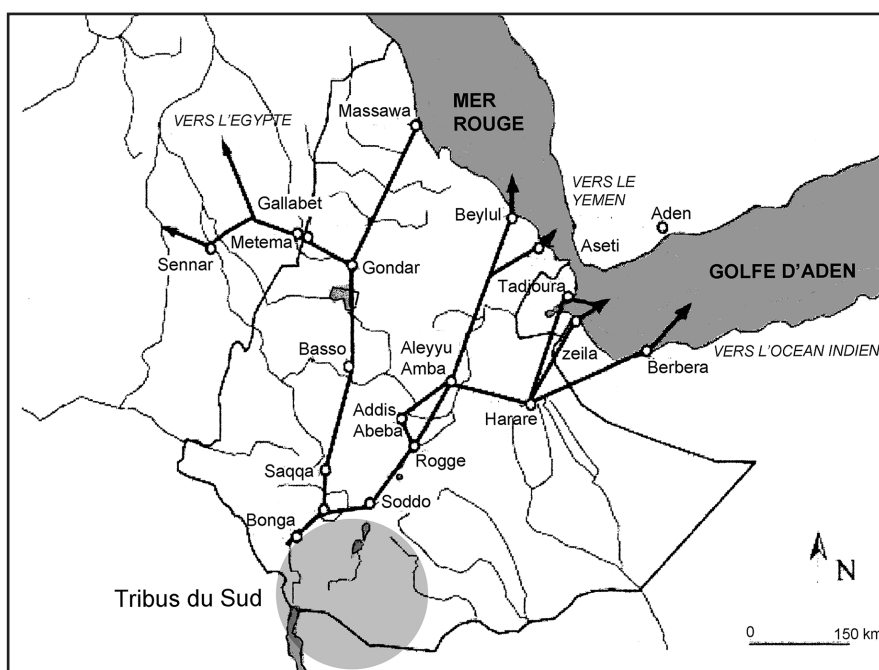


FIGURE 20. LES RÉSEAUX DE LA TRAITE ESCLAVAGISTE EN ÉTHIOPIE AU XIX^e SIÈCLE.
D'APRÈS HENRI MÉDART ET AL. 2013 : 164, CARTE 6.

Question 4 : quel impact de l'esclavage ?

La dernière question concerne la part de l'esclavage dans la structuration des populations de langues est-couchitiques. L'ethnohistoire de l'Afrique de l'Ouest nous avait habitués à considérer l'esclavage comme constitutif des sociétés ouest-africaines, du moins depuis l'époque médiévale (Gallay 2011a, 2013 ; Meillassoux 1975, 1986). Qu'en est-il des sociétés de langues est-couchitiques qui nous occupent ici ? Les Konso ne semblent en effet pas pratiquer l'esclavage.

La traite musulmane et chrétienne

Les premières victimes africaines de l'expansion islamique ont été les Éthiopiens. Dès 630 apr. J.-C., ils subissent déjà les raids d'armées venant de l'Arabie voisine pour pratiquer des razzias. Des commerçants arabes s'installent en Éthiopie comme ils le feront plus tard sur toute la côte orientale de l'Afrique. Ils étendent la traite des esclaves qu'ils revendent avec un maximum de profit vers les pays demandeurs, notamment l'Arabie. Plus la population des côtes éthiopiennes s'islamise, plus la chasse aux esclaves s'intensifie puisque, à partir de ce moment, les Éthiopiens et les métis arabo-éthiopiens de confession musulmane voient tout non-musulman comme un infidèle (Chaudhuri 1985 ; Derat 2013).

La traite orientale suivait au Moyen Âge trois itinéraires : en direction du Nord-Est à travers la mer Rouge, par les ports de Massawa, Beylul, Tadjoura, Zeila et Berbera, en direction d'Aden, en direction du Nord par la vallée du Nil jusqu'au Caire, enfin en direction de l'Est en direction de Zanzibar, les deux derniers itinéraires drainant leur

« marchandise » en direction de l'Inde et, au-delà, de l'Indonésie

Dans ce commerce l'Empire chrétien du Nord n'était pas en reste. On note néanmoins que les voies d'acheminement des esclaves au XIX^e siècle ne pénètrent pas le sud de l'Éthiopie, les principaux marchés de la traite se situant en périphérie nord, notamment à Bonga et Soddo (Médart *et al.* 2012) (Figure 20). Les esclaves étaient donc issus de captures liées à la guerre ou à des razzias menées en marge des États du Nord, tant musulmans que chrétiens, razzias effectuées au sein des populations animistes du Sud. Ces dernières, à l'exception des populations omotiques, n'ont pas été partie prenante de ce commerce en razziant elles-mêmes des esclaves, même s'ils en ont en tout cas fait les frais.

La traite devenue clandestine débouchant sur le golfe de Tadjoura sera encore active jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, en dépit des efforts de la SDN (Frontier 2003).

Des sociétés sans esclavage ?

Les sociétés du Sud sont-elles donc des sociétés sans esclavage ? Nous devons, pour traiter cette question, procéder en deux temps, et distinguer l'esclavage de guerre et l'esclavage pour dette.

Esclavage de guerre

D'une manière générale les guerres intestines ne donnent pas lieu à des prises d'esclaves, la mise à mort ou l'émasculature de son adversaire étant la pratique

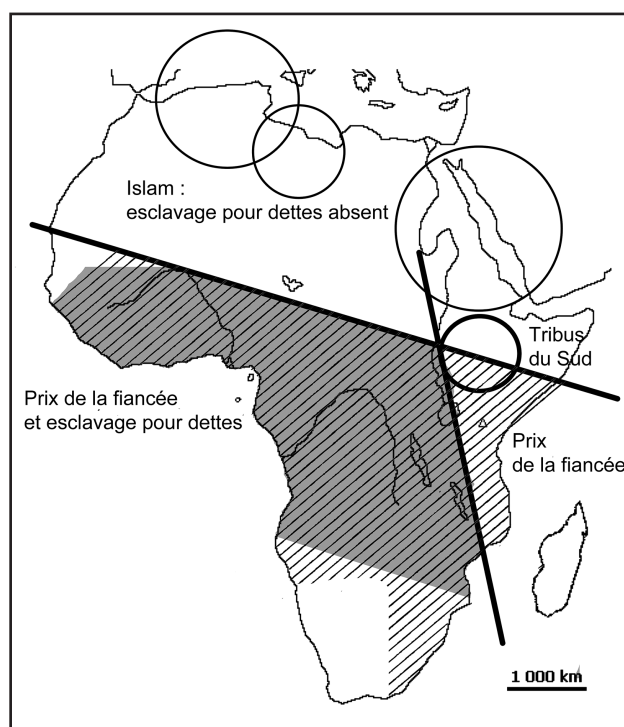


FIGURE 21. ESCLAVAGE POUR DETTES (EN GRISÉ) ET PRIX DE LA FIANCÉE (HACHURES) EN AFRIQUE.

CARTE A. GALLAY TIRÉE DE TESTART 2001 : CARTES 1 ET 4.

dominante. Nous pouvons néanmoins identifier certaines populations ayant possédé des esclaves ; c'est le cas des Dizi étudiés par Eike Haberland (1993) et des Gamo (Bureau 1981). Les affrontements internes, fréquents entre Gamo, ne généraient pas de prises d'esclaves. Les communautés vaincues devenaient sujettes, mais ses ressortissants restaient des hommes libres. Des esclaves étaient par contre raziés lors d'affrontements avec l'extérieur. Nous pouvons poser sur cette base deux hypothèses sujettes à investigation et pouvant du reste se combiner. La première retiendrait l'esclavage de guerre comme caractéristique des populations de langues omotiques à tendance hiérarchique alors que ce type de pratique serait absent des populations est-couchitiques (et nilotiques). Dans la seconde, nous pourrions attribuer ce type d'esclavage à la proximité des marchés les plus méridionaux liés à la traite chrétienne et arabe.

Esclavage pour dette

Rappelons qu'en Afrique l'esclavage interne, en dehors de l'influence de la traite arabe puis atlantique, est avant tout un esclavage pour dette, et qu'une des causes principales de l'endettement se situe dans les biens exigés pour acquérir des épouses. Il y a donc une relation essentielle entre le prix de la fiancée (Testart *et al.* 2002) et l'esclavage pour dette menaçant le mari qui ne peut s'acquitter de son paiement. Qu'en est-il dans le sud de l'Éthiopie ? Alain Testart (2001) a particulièrement bien étudié cette question à l'échelle du continent. Il constate que la coutume du prix de la fiancée est très largement répandue en Afrique noire

au sud du Sahara. L'esclavage pour dette présente par contre une extension moindre en dehors de l'influence de l'Islam qui prohibe ce type d'asservissement. L'Afrique orientale, en gros des Nuer aux Massaï, et l'Éthiopie, ne connaît pas cette coutume. Le sud de l'Éthiopie se situe, du moins pour les sociétés pastorales du sud, dans la zone de présence du prix de la fiancée, mais en dehors de celle de l'esclavage pour dettes (Figure 21).

Si se marier implique un effort économique considérable, la cession des têtes de bétail pouvant s'étaler sur plusieurs années, ne pas réussir à s'y conformer n'engendre pourtant pas l'esclavage, ainsi chez les Nyangatom :

« En tout état de cause, se marier, c'est contracter une dette à vie et plus on honore cette dette, plus on gagne en crédit social et considération. Si la rhétorique nyangatom exagère l'importance des prix à payer pour chaque épouse, c'est que ces transferts de bétail sont une source de prestige aussi bien pour les donateurs que pour les donataires. » (Tornay 2001 : 154)

Il conviendrait d'approfondir cette question, car il est possible que l'institution du prix de la fiancée soit limitée aux populations pastorales. En effet, cette dernière ne se retrouve pas chez les Konso :

« *The question of bridewealth is not altogether clear (...). But the overriding impression I received was that the purpose of gifts was to create good relations between families of the groom and bride, and it was emphasised that such gifts were not like a payment for something, because the Konso have a strong aversion to anything that resembles the buying and selling of people.* » (Hallpike 2008 : 199)

La principale cause de mise en esclavage n'est donc pas présente dans le sud de l'Éthiopie, bien que le principe de la dette soit reconnu au sein des populations pastorales. Les tribus du Sud ignorent l'esclavage interne, le bannissement étant la sanction la plus courante en cas de délit important.

Conclusion

L'Éthiopie constitue un terrain de réflexion exceptionnel pour qui tente d'établir un pont entre l'anthropologie et l'archéologie. Emblématique également est le fait que les populations du Sud éthiopien, parmi toutes les populations de notre planète qui érigeaient encore récemment des monuments dits mégalithiques, présentent le seul cas de formations sociopolitiques qualifiées de démocraties primitives.

Il était donc essentiel d'approfondir cette question et de proposer les bases d'une problématique d'analyse du contexte géographique, linguistique, économique, sociétal et politique dans lequel le monumentalisme récent du sud de l'Éthiopie a pu se développer, ce que nous n'avons pas développé dans nos précédents travaux.

La présente enquête montre que le monumentalisme, habituellement qualifié de mégalithique, paraît associé aux populations de la famille est-couchitique (phylum afro-asiatique) occupant le Rift éthiopien et pratiquant une horticulture de l'ensete (*Ensete ventricosum*), à l'exception des Konso qui possèdent une agriculture intensive du sorgho.

L'application du concept de démocratie primitive aux Konso pose néanmoins certains problèmes dus, entre autres questions, au caractère succinct de la définition donnée par Testart, fondée essentiellement sur le cas iroquois.

La présence du système de classes générationnelles (*generation-grading system*) de type *gada*, différent des systèmes de classes d'âge des populations nilotiques,

d'un conseil dont les membres sont choisis sur une base consensuelle et de chefs (les *poqolla*) n'ayant pas de pouvoir politique parle en faveur d'une société effectivement démocratique, mais le fait qu'on puisse qualifier les agglomérations konso de Cités-États milite en faveur d'une structure étatique émergente qui pourrait correspondre à un phénomène de descendance avec modification par rapport à un stade de développement supposé plus archaïque et correspondant à de vraies démocraties primitives. Cette situation implique que l'on replace les présentes considérations d'ordres anthropologique et « synchronique » dans une perspective historique large susceptible de mettre en évidence le caractère probablement tardif de la situation observée aujourd'hui par les ethnologues chez les Konso.

Références bibliographiques

- Amborn, H. 2009. The Phallsification of the Kallačča: or, why Sometimes a Cigar is a Cigar. In S. Ege, H. Aspen, Birhanu Teferra et Shiferaw Bekele (eds.), *Proceedings of the 16th International Conference of Ethiopian Studies* : 395-407. Trondheim, Department of Social Anthropology, Norwegian University of Science and Technology.
- Andreev, J. V. 1987. Rannie formy urbanizacii. *Vestnik Drenej Istorii* 1: 3-18.
- Asmaron Legesse 1973. *Gada: Three Approaches to the Study of African Society*. New York, Free Press et London, Collier-Macmillan Limited.
- Bailloud, G. 1959. La préhistoire de l'Éthiopie. *Cahiers de l'Afrique et de l'Asie* 5: 15-43.
- Baxter, P. T. W. et Almagor, U. 1978. *Age, Generation and Time: Some Feature of East African Age Organisations*. London, C. Hurst & Co Publisher LTD.
- Bekalu Molla, 1992. Traditional Defence among the Konso of Ethiopia. *Sociology Ethnology Bulletin* 1(2): 26-28.
- Bender, M. L. 1971. The Language of Ethiopia: a New Lexicostatistic Classification and Some Problems of Diffusion. *Anthropological linguistics* 13(5): 165-288.
- Bender, M. L. 1976. *The Non-Semitic languages of Ethiopia*. East Lansing Mich., Michigan State University (Monograph number 5, Occasional Paper Series, Committe on Ethiopian Studies).
- Bender, M. L., Bowen, J. D., Cooper, R. L. et Ferguson, C. A. 1976. *Language of Ethiopia*. London, Oxford University Press.
- Bernardi, B. 1985. *Age Class Systems: Social Institutions and Politics based on Age*. Cambridge, Cambridge University Press (translated from the Italian by David I. Kertzer).
- Bieber, F. J. 1920. *Kaffa, ein altkushitisches Volkstum in Inner-Africa. Nachrichten über Land und Volk, Brauch und Sitte der Kaffitscho oder Gouga und das Kaiserreich Kaffa*. Münster, Aschendorff et Paris, Picard (Bibliothèque Anthropolos, collection internationale de monographies ethnologiques 2,2).
- Black, P. 1972. Cushitic and Omotic Classification. *Language Science* 23: 27-28.
- Blench, R. 1999. The Westward Wanderings of Cushitic Pastoralist. In C. Baroin et J. Boutrais (eds.), *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*: 39-80. Paris, IRD.
- Blench, R. 2006. *Archaeology, Language, and the African Past*. Lanham, New York, Toronto et Oxford, Rowman and Little field Publishers, Inc.
- Brandt, S. A. 1984. New Perspectives on the Origins of Food Production in Ethiopia. In J. D. Clark et S. A. Brandt (eds.), *From Hunters to Farmers. The Causes and Consequences of Food Production in Africa*: 173-211. Berkeley, Los Angeles, London, University of California Presse.
- Bureau, J. 1981. *Les Gamo d'Éthiopie : étude du système politique*. Paris, Société d'ethnographie, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Université Paris X, Nanterre (Histoire et civilisations de l'Afrique orientale).
- Chaudhuri, K. N. 1985. *Trade and Civilisation in the Indian Ocean: an Economic History from the Rise of Islam to 1750*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Coppock D. L. 1994. *The Borana Plateau of Southern Ethiopia. Synthesis of Pastoral Research, Development and Change, 1980-91*. Addis Ababa, ALCA (International Livestock Centre for Africa).
- Cossins, N. J. et Upton, M. 1987. The Borana Pastoral System of Southern Ethiopia. *Agricultural System* 25(3): 199-218.
- Deguchi, A. 1996. Rainbow-Like Hierarchy: Dizi Social Organization. In S. Shun et E. Kurimoto (eds.), *Essays in Northeast African Studies*: 121-143. Osaka, National Museum of Ethnology (Senri Ethnological Studies 43).

- Demeuleneare, E. 2002. Le *Moringa stenopetala* est-il l'arbre des Konso (Sud-Ouest de l'Éthiopie) ? In M.-C. Cormier Salem, D. Juhé-Beaulaton, J. Boutrais et B. Roussel (eds.), *Patrimonialiser la nature tropicale : dynamiques locales, enjeux internationaux*: 371-402. Paris, IRD (Colloques et séminaires). (<http://www.documentation.ird.fr/hor/fdi:010028420>).
- Derat, M.-L. 2013. Chrétiens et musulmans d'Éthiopie face à la traite et à l'esclavage aux XV^e et XVI^e siècles. In H. Medard, M.-L. Derat, T. Vernet et M.-P. Ballarin (eds.), *Traites et esclavages en Afrique orientale et dans l'Océan indien*: 121-148. Paris, Karthala.
- Dubosson, J. 2013. Le rôle du bétail dans les rituels funéraires des sociétés pastorales est-africaines : l'exemple des Hamar du Sud-Ouest éthiopien. In C. Baroin et C. Michel (eds.), *Richesse et sociétés*: 217-225. Paris, de Boccard (Colloques de la Maison de l'Archéologie et de l'ethnologie René Ginouvès).
- Eisenstadt, S. N. 1956. *From Generation to Generation: Age Groups and Social Structure*. New York, Free Press.
- Ehret, C. 2011. *History and the Testimony of Language*. Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.
- Evans-Pritchard, E. E. 1968. *Les Nuer : description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*. Paris, Gallimard (réédition 1994).
- Fontrier, M. 2003. *Abou-Bakr Ibrahim, Pacha de Zeyla, marchand d'esclaves : commerce et diplomatie dans le golfe de Tadjoura 1840-1885*. Paris, L'Harmattan-Aresae (Bibliothèque Peiresec 15).
- Gallay, A. (ed.) 1999. *Comment l'homme ? À la découverte des premiers hominidés d'Afrique de l'est*. Paris, Errance et Genève, Géo-découverte.
- Gallay, A. 2011a. *De mil, d'or et d'esclaves : le Sahel précolonial*. Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romande (Le Savoir suisse, histoire 72).
- Gallay, A. 2011b. *Les sociétés mégalithiques : pouvoir des hommes, mémoire des morts*. 2^e éd. (1^{ère} éd. 2006). Lausanne, Presses polytechniques et universitaires Romandes (Le Savoir suisse, histoire 37).
- Gallay, A. 2013. Biens de prestige et richesse en Afrique de l'Ouest : un essai de définition. In C. Baroin et C. Michel (eds.), *Richesse et sociétés*: 25-36. Paris, de Boccard (Colloques de la Maison de l'Archéologie et de l'ethnologie René Ginouvès).
- Gardin, J.-C. 1998. *Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978), vol. 3, description des sites et notes de synthèse*. Paris, Éditions recherches sur les civilisations.
- Gascon, A. 1977. Le dangwara, pieu à labourer d'Éthiopie. *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée* 24(2-3): 111-124.
- Glasner, J.-J. 2004. Du bon usage du concept de Cité-État ? *Journal des africanistes* 74(1-2): 35-48.
- Greenberg, J. H. 1966. *The Languages of Africa*. Bloomington, Indiana University (Publication, Indiana Research Center in Anthropology, Folklore and Linguistics 25).
- Haberland, E. 1963. *Galla Süd-Äthiopiens*. Stuttgart, Kohlhammer.
- Haberland, E. 1984. Caste and Hierarchy among the Dizi (Southwest Ethiopia). In S. Rubenson (ed.), *Proceedings of the seventh international conference of Ethiopian studies*: 447-450. Addis Ababa, Institut of Ethiopian Studies, Upsala, Scandinavian Institut of African Studies, East Lansing, African studies Center et Michigan, State University.
- Haberland, E. 1993. *Hierarchie und Kaste. Zur Geschichte und politischen Struktur der Dizi in Sudwest-Aethiopien*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag.
- Hallpike, C. R. 1968. The Status of Craftsmen among the Konso of South-West Ethiopia. *Africa* 38(3): 258-269.
- Hallpike, C. R. 1970a. Konso Agriculture. *Journal of Ethiopian Studies* 8(1): 31-43.
- Hallpike, C. R. 1970b. The Principles of Alliance Formation between Konso Towns. *Man* (ns) 5(2): 258-280.
- Hallpike, C. R. 2008. *The Konso of Ethiopia (revised edition)*. Oxford, Clarendon Press.
- Heine, B. et Nurse, D. (eds.) 2004. *Les langues africaines*. Paris, Karthala.
- Holder, G. et Peatrik A.-M. 2004. Cité, centre, capitale : pour une anthropologie du statut politique de la ville. *Journal des africanistes* 74(1-2): 9-34.
- Jensen A. E. 1936. *Im Lande des Gada: Wanderungen zwischen Volkstrümmern Südabessinien*. Stuttgart, Verlag Strecker und Schröder (Veröffentlichung des Forschungsinstitut für Kultur Morphologie Frankfurt a. M.).
- Jesse, F. 2004. The Development of Pottery Desing Styles in the Wadi Howar Region (Northern Sudan). *Préhistoires méditerranéennes* 13: 97-107.
- Joussaume, R. et Cros, J.-P. à paraître. *Des milliers de pierres dressées en Éthiopie*. Arles et Paris, Errance.
- Kluckholm, R. P. R. 1962 (1965, 1968). The Konso Economy of Southern Ethiopia. In P. Bohannon et G. Dalton (eds.), *Markets in Africa*: 409-428. Evanston, Northwestern University Press (Northwestern University African Studies 9).
- Matsuda, H. 1996. Riverbankbank Cultivation in the Lower Omo Valley: the intensive Farming System of the Kara, Southwestern Ethiopia. In S. Sato et E. Kurimoto (eds.), *Essays in Northeast African Studies* 1-57. Osaka, National Museum of Ethnology (Senri Ethnological Studies 43).
- Médard H., Derat M.-L., Vernet, T. et Ballarin M. P. 2012. *Traites et Esclavages en Afrique orientale et dans l'océan Indien*. Paris, Karthala.
- Meillassoux C. (ed.) 1975. *L'esclavage en Afrique précoloniale*. Paris, Maspero (Bibliothèque d'anthropologie).
- Meillassoux, C. 1986. *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et d'argent*. Paris, PUF.
- Miyawaki, Y. 1996. Cultivation Strategy and Historical Change of Sorghum Varieties in the Hoor of Southwestern Ethiopia. In S. Sato et E. Kurimoto (eds.), *Essays in Northeast African Studies*: 77-120. Osaka,

- National Museum of Ethnology (Senri Ethnological Studies 43).
- Morgan, L. H. 1851. *League of the Ho-De'-No-Sau-Nee or Iroquois*. Rochester, Sage & Brother.
- Pankhurst, R. et Ingrams, L. 1988. *Ethiopia engraved: An Illustrated Catalogue of Engravings by Foreign Travellers from 1681 to 1900*. London, New York, Kegan Paul International.
- Prins, J. 1953. *East African Age-class Systems: an Inquiry into the Social Order of Galla, Kipsigis and Kikuyu*. Groningen, Djakarta, J. B. Wolters.
- Rilly, C. 2010. *Le méroïtique et sa famille linguistique*. Louvain, Peeters (Afrique et langage 14)
- Shack, W. A. 1966. *The Gurage: People of Ensete Culture*. Oxford, Oxford University Press, International African Institute.
- Straube, H. 1963. *Westkuschitische Völker Süd-Äthiopiens*. Stuttgart, W. Kohlhammer.
- Stewart, F. H. 1977. *Fundamentals of Age-Group Systems*. London, Academic Press.
- Tamari, T. 2012. De l'apparition et de l'expansion des groupes de spécialistes endogames en Afrique : essai d'explication théorique. In C. Robion-Brunner et B. Martinelli (eds.), *Métallurgie du fer et sociétés africaines : bilans et nouveaux paradigmes dans la recherche anthropologique et archéologique*: 5-31. Oxford, Archaeopress (BAR International Series 2395, Cambridge monographs in african archaeology 81).
- Testart, A. 2001. *L'esclave, la dette et le pouvoir : études de sociologie comparative*. Paris, Errance.
- Testart, A. 2003. Propriété et non propriété de la terre : 1ère partie, l'illusion de la propriété collective archaïque. *Études rurales* 165-166: 209-242.
- Testart, A. 2005. *Éléments de classification des sociétés*. Paris, Errance.
- Testart, A. 2009. *Principes de sociologie générale. Livre II, le politique*. Séminaire non publié.
- Testart, A., Govoroff, N. et Lécivain, V. 2002. Les prestations matrimoniales. *L'Homme* 161: 165-196.
- Tornay, S. 1972. Compte rendu de Hallpike, The Konso of Ethiopia: a Study of the Values of a Cushitic People. *L'Homme* 12(3): 133-138.
- Tornay, S. 2001. *Les fusils jaunes : générations et politique en Pays Nyangatom (Ethiopie)*. Nanterre, Société d'ethnologie (Sociétés africaines 14).
- Tornay, S. 2014. *Itinéraire nilotique. Afrique orientale*. Paris, Karthala.
- Verdier, R. 1980. Le système vindicatoire : esquisse théorique. In R. Verdier, J.-P. Poly et G. Courtois (eds.), *La vengeance. Études d'ethnologie, d'histoire et de philosophie. Volume 1 : Vengeance et pouvoir dans quelques sociétés extra-occidentales*: 11-42. Paris, Cujas.
- Yidneckachew Ayele 2012. Ethnic Conflict Management and Conflict Transformation: The Case of Derashe and Konso in Southern Nations, Nationalities and People's Region (SNNPR). In *Anthology of Peace and Security Research. Volume 3*: 253-308. Addis Ababa, Institute for Peace and Security Studies in Collaboration with Friedrich Ebert Stiftung.